

Canope, Ménouthis, Aboukir

CANOPE

CANOPE

Les ruines.

Un vaste champ de décombres s'étend aux alentours du fort Tewfikieh, à trois kilomètres environ au sud-ouest du cap d'Aboukir. Le terrain a été malheureusement bouleversé à maintes reprises par des carriers en quête de matériaux de construction, et les ruines ont perdu à ces exploitations de hasard beaucoup de l'intérêt qu'elles auraient pu assurer à l'archéologie ; cependant elles sont encore assez importantes pour qu'on puisse reconnaître là le site où s'élevait la ville de Canope, qui fut célèbre dans l'antiquité.

Premières légendes.

On dit que Canope ¹ fut d'abord le nom d'un marin grec ². D'anciennes traditions racontent que Ménélas, revenant de la guerre de Troie, avait échoué sur la côte d'Egypte, où il avait dû séjourner quelque temps. Pendant cet arrêt forcé, le pilote Canope, piqué par un serpent, succomba à sa bles-

1. Les Grecs écrivaient Canobe ; les Latins écrivaient plutôt Canope, et cette forme a prévalu. QUINTILIEN (I, v, 13) avait déjà remarqué ce changement dans Cicéron.

2. « On sait que, grâce à l'imagination de leurs poètes et même de leurs historiens, les Grecs ne furent jamais embarrassés pour donner une origine aux dénominations géographiques de la Grèce et des autres pays : ils avaient toujours sous la main des héros et des héroïnes dont le nom était fabriqué avec celui-là même dont il fallait rendre compte... Pour nous renfermer dans l'Egypte, citons *Canopus*, pilote de Ménélas, fondateur de Canope ; *Pharus*, de l'île de Pharos ; *Abydos*, d'Abydos ; *Pélée*, père d'Achille, de Péluse ; *Syenus*, de la ville de Syène... » LETRONNE, *Œuvres choisies*, 1^{re} série, Egypte ancienne, t. II, p. 58-59.

sure : il fut enterré avec honneur ; et son tombeau fut comme le premier monument d'une ville qui s'éleva en cet endroit, et qui prit son nom ¹.

Du reste, quelques années plus tôt, avant même la fondation de la ville, Pâris et Hélène, fuyant de Sparte vers Troie, avaient été jetés par des vents contraires jusqu'en ces parages ; ils avaient cherché un asile dans le temple d'Héraclès qui s'élevait sur la côte près de l'embouchure la plus occidentale du Nil ; mais ils furent chassés du pays par Protée, roi de Memphis, et par Thonis, gouverneur de l'embouchure du fleuve ². En mémoire de ces personnages le nom de Thonis fut donné à une localité voisine ³ et le nom d'Hélénium à une île des environs ⁴.

Cette origine de Canope était universellement connue et admise dans le monde gréco-romain ; mais elle ne l'était pas dans le monde égyptien, s'il faut en croire un rhéteur du II^e siècle de notre ère, Ælius Aristide : « J'ai appris, dit-il, dans la ville même de Canope, d'un prêtre qui n'était pas des moindres, que ce lieu fut appelé Canope bien des siècles avant que le pilote Ménélas y abordât ; et cependant le prêtre

1. SCYLAX, *Périple*, 106 ; NICANDRE, *Thériaques*, vers 312-319 ; CONON, *Narration* 8 ; STRABON, XVII, 1, 17 ; TACITE, *Annales*, II, 60 ; PLIN L'ANCIEN, VI, xxxiv, 1 ; POMPONIUS MELA, II, 7 ; SOLINUS, 34 ; ELIEN, *Nature des animaux*, XV, 13 ; DENYS LE PÉRIÉGÈTE et son commentateur EUSTATHE, au vers 13 ; AMMIEN MARCELLIN, XXII, 16 ; STÉPHANE DE BYZANCE, etc. — Quelques-uns de ces auteurs, Scylax, Plin, Méla, Stéphane de Byzance, parlent d'une île voisine, où était le tombeau du pilote de Ménélas, et qui s'appelait Canope elle aussi ; mais ils ne supposent pas que la ville même fût détachée du continent.

2. HÉRODOTE, II, 113-116.

3. SCYLAX, 107 ; DIODORE DE SICILE, I, 19 ; STRABON, XVII, 1, 16 ; STÉPHANE DE BYZANCE, art. *Thonis*.

4. HÉCATÉE DE MILET, *Fragment* 288 ; EUSTATHE, *Commentaire*, n° 11.

ne prononçait pas nettement ce mot de façon à ce qu'on pût l'écrire en lettres grecques, mais il l'indiquait seulement, comme un mot égyptien, qu'on ne peut pas écrire facilement, et qu'il disait signifier *terre d'or*¹. » Et Ælius ajoute : « Il est probable que les Égyptiens connaissent mieux l'histoire de leur pays qu'Homère ou Hécatee. »

Plus tard enfin, une nouvelle légende donna une autre explication de ce nom ; mais ici la naïveté atteint les dernières limites. Canope, dit-on, était un dieu égyptien. Or, les Chaldéens, qui adoraient le feu, promenaient leur dieu dans divers pays, et proclamaient sa supériorité absolue, puisqu'il consumait toutes les matières dont les autres dieux étaient faits. Un prêtre de Canope eut recours à la ruse pour les confondre : il prit un vase en terre poreuse, dont on se sert communément en Egypte pour filtrer l'eau ; il l'enduisit d'une couche de cire, qu'il dissimula sous une couche de peinture aux couleurs variées, il y versa de l'eau, et il y adapta en guise de couvercle, la tête d'une vieille statue qu'on disait représenter le pilote de Ménélas. Tel fut le dieu égyptien qu'on opposa au dieu chaldéen : quand le vase fut approché des charbons, la cire fondit ; l'eau, coulant par les porosités, éteignit le feu ; et Canope fut déclaré vainqueur². En souvenir de cette légende, on désigne aujourd'hui sous le nom de « Canopes » les quatre vases funéraires, surmontés de couvercles à tête

1. ÆLIUS ARISTIDE, éd. Jebb, t. II, p. 359. — Le mot copte *Kahi-noub*, en effet, signifie *terre d'or* : par la prononciation, il se rapproche du mot Canope ; mais il ne peut pas s'écrire parfaitement en caractères grecs, parce que l'aspiration de *Kahi* n'a pas d'équivalent dans cette langue. — Si les Égyptiens, employèrent le mot *Kahi-noub*, ils en employèrent certainement un autre, et tout différent, *Pa-gôti*, comme on le voit dans le *Décret* trilingue des prêtres de Canope, qui remonte à l'année 238 avant notre ère.

2. RUFIN, II, 26 ; CEDRENUS, p. 325 ; SUIDAS, art. *Canope*.

d'homme, de chacal, de faucon et de cynocéphale, où les anciens Egyptiens déposaient les viscères qu'ils avaient retirés du corps du défunt pendant l'opération de l'embaumement.

Commencements d'histoire.

Canope, reléguée à l'une des extrémités de l'Egypte, ne semble pas avoir joué un grand rôle sous le gouvernement des Pharaons. Il est vrai qu'on a retrouvé dans ses ruines quelques fragments de sculpture ancienne, par exemple un buste de Ramsès II et un groupe colossal de Ramsès II et de sa fille ; mais ces statues ne sont pas nécessairement contemporaines des personnages qu'elles représentent, et, de plus, elles ont fort bien pu être apportées là plus tard de quelque localité voisine.

La ville n'était pas exactement située sur le Nil, mais elle en était assez proche pour que la plus occidentale des sept branches du fleuve prit le nom de « canopique ». Cette branche, qui a disparu depuis longtemps, avait autrefois une réelle importance ; elle était la seule porte d'Egypte ouverte sur la mer aux marchands étrangers ; elle seule donnait accès à la ville de Naucratis ¹ : or, dit Hérodote, « Naucratis était la seule ville de commerce, il n'y en avait pas d'autre en Egypte ; si quelqu'un abordait à une autre bouche du Nil, il devait jurer qu'il y était venu malgré lui, et, après avoir fait ce serment, se rendre avec son vaisseau à la bouche canopique ; ou du moins, si les vents empêchaient cette navigation, il était obligé de transporter ses marchandises dans des barques à

1. Les ruines de Naucratis ont été découvertes récemment près du village d'El-Nebeira, dans la province de Béhéra, à 70 kilomètres environ de Canope.

travers le Delta jusqu'à ce qu'il parvînt à Naucratis ¹. » Ainsi, Canope commandait pratiquement l'unique route fluviale de l'unique marché d'Égypte. On ne s'étonnera pas de voir la ville à quelque distance du fleuve : les bords du Nil, avec leur limon peu consistant et leurs alluvions toujours envahissantes, n'offrent pas un sol favorable aux constructions d'une certaine importance ; on y gardait des entrepôts, mais on installait dans le voisinage, en un site plus commode et plus agréable, les habitations et les comptoirs.

Dès le V^e siècle avant notre ère, Canope avait assez de notoriété pour être mentionnée par l'historien et géographe Hécatee de Milet, par le poète Eschyle, par l'amiral explorateur Scylax de Caryanda ². Vers le milieu de ce même V^e siècle, Hérodote commençait par elle son voyage en Égypte : il nomme la ville, mais sans aucun détail ; il constate que l'embouchure du fleuve avait de son temps le nom de « canopique » ; il signale l'Héracléium ou temple d'Héraclès, où Pâris et Hélène avaient cherché un refuge ; enfin il signale les Tarichées, c'est-à-dire, suivant le sens du mot grec, un établissement où se faisaient des salaisons de poissons ³.

Passage d'Alexandre.

Canope ne prit tout son développement et toute son importance que lorsqu'elle fut devenue un faubourg d'Alexandrie.

1. HÉRODOTE, II, 179. VOIR AUSSI STRABON, XVII, 1, 18.

2. HÉCATÉE, *Fragment* 288 ; ESCHYLE, *Prométhée*, vers 846, et les *Suppliants*, vers 311 ; SCYLAX, *Périple*, 106. — La première rédaction de Scylax est perdue ; celle qui nous reste date du IV^e siècle av. J.-C.

3. HÉRODOTE, II, 15, 17, 97, 113, 179. — Il y avait aussi des Tarichées en d'autres endroits de la côte ; Hérodote (II, 15) cite celles de Péluse. Les salaisons du Nil étaient renommées dans l'antiquité (LUCIEN, *Le Navire*, 15).

Alexandre de Macédoine, marchant de conquêtes en conquêtes, s'était emparé de la Syrie et avait pris les places fortes de Tyr et de Gaza. Il entra par Péluse en Egypte, où il ne rencontra aucune résistance, et, traversant le désert, il atteignit Héliopolis et Memphis ; de là, il descendit par la branche canopique du Nil jusqu'à la mer ¹. En voyant Naucratis et Canope, il dut comprendre combien la distance qui les séparait était préjudiciable à leur commerce ; il fonda sur la côte une ville qu'il appela de son nom, Alexandrie, et qui allait devenir rapidement, suivant l'expression d'un témoin de sa prospérité, « le plus grand marché du monde ² ».

Dans la pensée du conquérant, la petite ville de Canope faisait partie de la « région alexandrine ³ » ; de fait elle se vit peu à peu absorbée par la cité nouvelle. Un incident mit bientôt en évidence la situation qui lui était faite. Alexandre, en reprenant la route de l'Orient, laissa en Egypte Cléomène de Naucratis avec la charge de collecteur d'impôts. Cet homme sans scrupules se mit aussitôt à pressurer le pays. Il se rendit à Canope, et déclara qu'il avait ordre de transporter auprès de Pharos le marché de la petite ville, et dit aux prêtres et aux riches qu'il était venu dans le dessein de les emmener ; eux, pour rester en possession de leur marché, rassemblèrent une grosse somme d'argent et la lui offrirent ; il la prit ; mais au bout de quelque temps, lorsqu'il eut tout préparé pour sa nouvelle fondation, il revint et leur demanda une somme énorme, disant qu'il estimait à ce prix l'alternative de mettre le marché à Canope ou à Alexandrie ; et comme ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas payer, ils les transféra tous à Alexandrie ⁴.

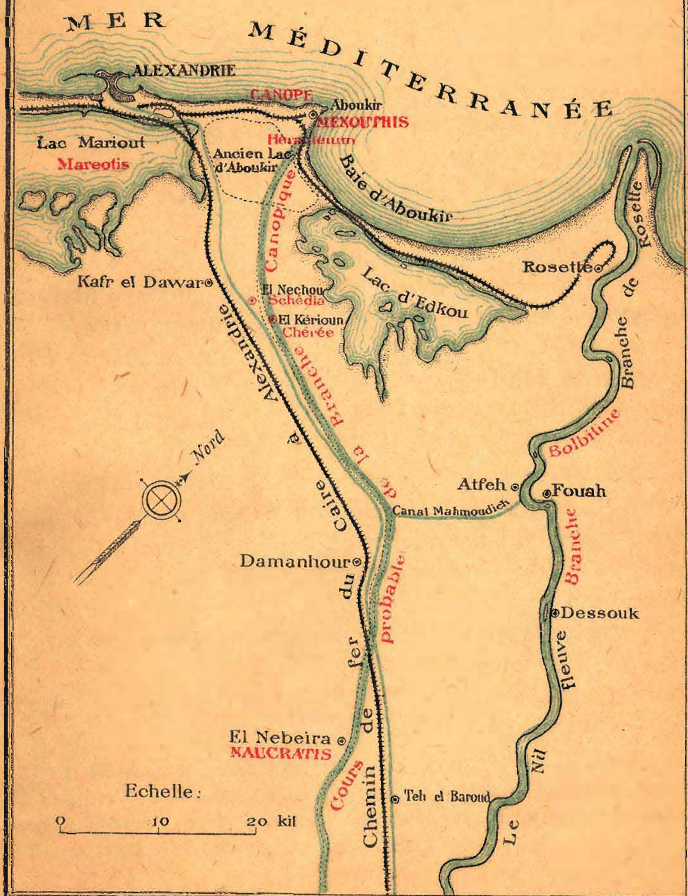
1. ARRIEN, *Anabase*, III, 1.

2. STRABON, XVII, 1, 13.

3. PSEUDO-CALLISTHÈNE, I, 31.

4. PSEUDO-ARISTOTE, *Economiques*, II.

DE CANOPE A NAUCRATIS



Ainsi, le mouvement commercial subit une diminution ; cependant il ne cessa pas complètement, car Naucratis continua de prospérer longtemps encore.

Sous les Ptolémées.

Ce qui fit la fortune de Canope sous les Ptolémées, ce furent ses temples et ses fêtes religieuses ou profanes.

Le temple le plus ancien fut sans doute l'Héracléium, consacré à Héraclès : il remontait au moins à l'époque de la guerre de Troie, si l'on s'en rapporte au témoignage d'Hérodote ¹. Dans la suite, un village du même nom se forma autour du temple ² : il était proche de l'embouchure du fleuve, sur la rive gauche, et cette branche du Nil s'appelait indifféremment « canopique » ou « héracléotique » ³ ».

D'autres sanctuaires furent construits à Canope au temps de sa splendeur.

Un peu plus d'un demi-siècle après la fondation d'Alexandrie, la reine Arsinoé, femme de Ptolémée II Philadelphe, venait de mourir (270 av. J.-C.). On s'empressa de lui rendre les honneurs divins ; des sanctuaires lui furent élevés en divers lieux, et l'un des plus célèbres fut celui de Canope. Il y avait non loin de la ville un cap qu'on appelait Zéphyrîum, parce qu'il était plus particulièrement exposé au souffle du zéphyr ou vent du nord-ouest, très fréquent dans ces parages : l'amiral Callicrate eut la pensée d'établir sur ce promontoire un

1. HÉRODOTE, II, 113. — Voir ci-dessus, p. 4.

2. STRABON, XVII, 1, 18.

3. DIODORE DE SICILE, I, 33 ; STRABON, XVII, 1, 4 ; SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, IV, 2 ; TACITE, *Annales*, II, 60 ; etc. — PLIN L'ANCIEN (V, 9 ou 11) semble admettre que la branche « canopique » et la branche « héracléotique » étaient distinctes : c'est une erreur.

petit temple qui serait une protection contre les dangers de la mer, et il le plaça sous le vocable d'Arsinoé, qui fut identifiée avec Aphrodite ¹. Les poètes se mirent en frais de louanges ; et voici deux couplets de Posidippe qui nous ont été conservés :

I.

Entre le rivage de Pharos et l'embouchure de Canope, j'occupe un promontoire au milieu des flots, une pointe de la Libye riche en agneaux, une rive battue par les vents, et qui s'avance vers le zéphyr de l'Italie. Callicrate m'a établi en ce lieu et m'a proclamé sanctuaire de la reine Arsinoé Cypris. Venez vers Aphrodite Zéphyrite, vierges filles des Hellènes, et vous, travailleurs de la mer ; car l'amiral Callicrate a bâti ce temple comme un refuge contre tous les flots (2).

II.

Faites qu'il vous soit propice sur mer et sur terre, ce temple de Cypris Arsinoé Philadelphie, que l'amiral Callicrate a établi dominant le rivage de Zéphyrion comme une garantie de salut. La déesse vous donnera une heureuse navigation ; et, au milieu de la tempête, si vous la priez, elle calmera la vaste mer (3).

On ne se contentait pas de rédiger des inscriptions votives ; on les accompagnait souvent de quelque offrande. Ainsi la jeune Sélénæa présentait à la déesse du Zéphyrion un nautille, c'est-à-dire un de ces gracieux coquillages qui flottent sur la

1. STRABON, XVII, 1, 16. — Plusieurs ont cru reconnaître le Zéphyrion dans un petit promontoire qui longe immédiatement l'anse de Canope du côté nord-est ; mais ce léger avancement de la côte mérite à peine le nom de cap, et il offre trop peu de dangers à la navigation pour qu'on ait songé à le munir d'un sanctuaire protecteur : probablement donc le petit temple d'Arsinoé s'élevait plus à l'est, à la pointe extrême qui commence la grande baie d'Aboukir.

2. *Papyrus Didot*.

3. ATHÉNÉE, VII, 106, p. 318.

mer et qui ressemblent à un petit navire déployant un grément de mâts et de voiles, et dont les enfants aimaient à se faire un jouet. La dédicace est de Callimaque :

J'étais autrefois un coquillage, ô Zéphyrite ; mais à présent tu possèdes en moi, ô Cypris, la première offrande de Sélénæa. J'étais un nautile et je naviguais sur les mers ; quand la brise soufflait, je tendais ma voile à mes propres cordages ; si la brillante déesse de l'accalmie venait, alors, me repliant sur moi-même, je ramais avec mes pieds ; et ainsi mes manœuvres justifiaient mon nom. J'échouai sur le rivage d'Ioulis, pour devenir ensuite, comme autrefois, un jouet consacré à Arsinoé dans son temple... (1)

Un joyeux vivant avait offert un rhyton, c'est-à-dire une coupe ingénieuse en forme de corne, une de ces machines pneumatiques qui plaisaient tant aux mécaniciens Alexandrins, Ctésibius, Héron et d'autres : celle-ci devait avoir des dimensions considérables si elle produisait vraiment les effets qui lui sont attribués. La dédicace est du poète Hédyle :

Buveurs, voyez dans le temple de l'auguste Arsinoé, déesse du Zéphyrion, qu'elle aime, ce rhyton égyptien, vase à boire musical ; il a le son clair d'une trompette, quand la liqueur s'en épanche. Ce n'est pas un signal de guerre qui sort de son embouchure, mais une invitation à la joie, au festin, semblable à la mélodie nationale que le dieu du Nil a trouvée pour les initiés aux saints mystères dans le murmure de ses eaux divines. Allons, si vous estimez cette invention de Ctésibius, venez, jeunes gens, dans le temple d'Arsinoé (2).

Ptolémée III Evergète était à peine monté sur le trône qu'il partit pour une expédition contre l'Assyrie. La jeune reine Bérénice, inquiète de son sort, promit, s'il revenait vainqueur, de couper une boucle de ses cheveux, et de

1. ATHÉNÉE, VII, p. 318 bc.

2. ATHÉNÉE, XI, p. 497 d.

la consacrer dans le temple d'Aphrodite au Zéphyrium. Un an après, en 244, Ptolémée était de retour, et la reine tint sa promesse ; mais sa chevelure, déposée dans le temple, disparut le lendemain. Un astronome complaisant d'Alexandrie, Conon, déclara qu'il l'avait vue dans le ciel changée en constellation ; le poète Callimaque, dans une brillante élégie, raconta que Zéphyre, envoyé aux rivages de Canope, était accouru sur ses ailes frémissantes, et avait emporté les blonds cheveux à la déesse Aphrodite pour en faire un astre nouveau entre le signe de la Vierge et le signe du Lion ¹.

Un autre temple fameux de Canope fut celui d'Osiris ². Il nous est connu par une plaque d'or portant l'inscription suivante : « Le roi Ptolémée, fils des dieux adelpes Ptolémée et Arsinoé, et la reine Bérénice sa femme, ont élevé ce sanctuaire à Osiris ³. » Il fut donc fondé par Ptolémée III Evergète et Bérénice II. En 238 avant J.-C., la fille de ces deux souverains, qui s'appelait Bérénice comme sa mère, venait de mourir encore enfant ; les prêtres s'assemblèrent en conseil « dans le temple des dieux Evergètes à Canope »,

1. La constellation a gardé jusqu'à nos jours son nom de « Chevelure de Bérénice ». — L'élégie de Callimaque ne nous a pas été conservée ; mais il nous reste l'imitation qu'en a faite CATULLE, n° LXVI.

2. ANONYME, *Sur les Plantes*, vers 112, dans la Bibliothèque grecque, édition Didot, p. 176.

3. Cette inscription a son histoire. Pendant les travaux de creusement du Canal Mahmoudieh, en 1819, quelques ouvriers, occupés à construire une digue qui devait empêcher le reflux de la mer de se faire sentir dans le lac Mariout, extrayaient des matériaux des ruines de l'ancienne Canope : ils trouvèrent sur une pierre de fondation, entre deux tuiles de substance vitrifiée, une mince plaque d'or portant une inscription en pointillé. Cette plaque fut remise à Mohammed-Ali ; et le pacha la fit envoyer à l'amiral anglais Sidney-Smith, dont il avait été en 1801 le compagnon d'armes en ces mêmes parages d'Aboukir. L'inscription est aujourd'hui au British Museum. Voir WILKINSON, *Modern Egypt*, t. I. p. 177.

et portèrent un *Décret*, qui nous a été conservé, où ils divinisèrent la jeune princesse ; ils ont jugé bon, disent-ils, « de persuader au roi et à la reine de consacrer la déesse avec Osiris dans le temple de Canope, qui non seulement fait partie des temples de premier ordre, mais compte parmi les plus honorés par le roi et par tous les habitants du pays » ; et le *Décret* énumère avec détail les honneurs qui seront rendus à la princesse ; il rappelle en particulier une cérémonie qui intéresse l'histoire de Canope, c'est que chaque année, le 29 du mois de Choiak, la barque sacrée d'Osiris était transportée de l'Héracléium à ce temple ¹.

Osiris et Sérapis ont été souvent confondus en une même divinité. Le temple d'Osiris à Canope était-il le même que celui de Sérapis ? C'est probable ². Or, le temple de Sérapis fut célèbre entre tous ; et ce qui faisait sa réputation, c'étaient ses cures merveilleuses. La pratique la plus ordinaire de dévotion, très en usage d'ailleurs en divers lieux, était de coucher et de dormir dans le temple, ou bien de se faire représenter par des personnes qui y couchaient et y dormaient : c'est au cours ou à la suite de ce pieux sommeil que les grâces demandées étaient obtenues. Plusieurs écrivaient l'histoire de leur guérison ; d'autres notaient la vertu des prescriptions émanées du dieu ³.

1. *Décret de Canope*.

2. Sérapis se confondait aussi avec Hélios, de même avec Hadès. Or, on a retrouvé une dédicace « à Zeus-Hélios, le grand Sérapis de Canope ». (W. HAMILTON, *Ægyptiaca*, p. 405). D'autre part, on sait que Hadès était honoré à Canope (HÉRACLIDE DU PONT, cité par PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, 27). Stéphane de Byzance parle aussi d'un sanctuaire de Poseidon à Canope ; mais il semble qu'il y a là une erreur, et qu'il faut lire Pluton au lieu de Poseidon. (P. E. JABLONSKI, *Pantheon Ægyptiorum*, t. III, p. 137-138). — En définitive, il n'y avait qu'un seul temple, où Sérapis était honoré sous divers noms.

3. STRABON, XVII, 1, 17.

Et le temple recevait un grand nombre d'offrandes votives, ornées parfois d'ingénieuses dédicaces ; telle, par exemple, cette lampe que le poète Callimaque faisait parler en vers subtils :

Callistion, la fille de Critias, m'a dédiée au dieu de Canope, moi, lampe somptueuse à vingt mèches, en priant pour son enfant Apellis. Passant, en voyant ma lumière, tu diras : « Etoile du soir, combien tu as pâli ! » (1)

Les pèlerins s'adressaient à Sérapis à toutes les époques de l'année ; mais il y avait des jours plus solennels qu'on appelait les « panégyries », c'est-à-dire les assemblées générales. La dévotion était alors remplacée par la licence. « Le spectacle le plus curieux, dit Strabon qui en fut certainement témoin, c'est celui de la foule qui pendant les panégyries descend d'Alexandrie à Canope par le canal ; tout le parcours est sillonné, jour et nuit, d'hommes et de femmes qui jouent de la flûte, dansent librement sans la moindre retenue, et trouvent à Canope même, le long du canal, des hôtelleries leur offrant toute facilité pour se divertir et faire bonne chère ². »

La bonne chère ne manquait pas de ressources. Les gourmets vantaient les gâteaux de Canope ; ils appréciaient aussi certains de ses poissons, par exemple les ténies ; et certains de ses coquillages, par exemple les tellines : les tellines du fleuve étaient plus douces, disait-on, et d'autres, qu'on appelait royales, plus petites, étaient légères, très digestives et en même temps très nourrissantes ³. D'autre part, les parfums

1. *Anthologie grecque*, VI, 148.

2. STRABON, XVII, I, 17.

3. Ces détails savoureux nous ont été conservés par un gourmet du pays, ATHÉNÉE DE NAUCRATIS, dans les propos de table de son *Banquet des savants*, III, p. 90 c, VII, p. 326 a, XIV, p. 647 c. Voir aussi VESPA, *Procès du pâtissier et du cuisinier*, vers 47.

de Canope étaient renommés, en particulier le cypros¹. Surtout la douceur du climat et la gaie lumière répandaient comme un enchantement sur cet heureux pays; un grave historien latin du IV^e siècle, Ammien Marcellin, en faisait la remarque dans des termes enthousiastes : « Cette ville abonde en hôtelleries agréables ; elle est rafraîchie par le souffle de la brise et par une douce température ; et ceux qui s'arrêtent en ces lieux peuvent se croire transportés hors de notre monde en écoutant le murmure des vents passer sur cette terre baignée par le soleil². »

Naturellement, les visiteurs de Canope lui venaient surtout d'Alexandrie. Strabon s'est plu à noter les étapes du voyage : « Quand, dit-il, on sort d'Alexandrie par la porte canopique, on voit à droite le canal qui longe le lac et se dirige vers Canope, mais qui touche d'abord à Eleusis ; on nomme ainsi un village situé près d'Alexandrie et de Nicopolis, sur le bord même du canal canopique, rempli de maisons et de terrasses pour les voyageurs, hommes et femmes, qui veulent y festoyer : c'est là que commence le « canobisme » et la dissipation particulière à ces lieux³. »

Et l'illustre géographe ajoute quelques détails topographiques, d'autant plus précieux qu'il put les vérifier lui-même durant le long séjour qu'il fit à Alexandrie : « Peu après Eleusis, sur la droite, dit-il, se détache la branche qui mène à Schédia... Après cet embranchement, la navigation vers Canope se continue parallèle au rivage qui va depuis Pharos jusqu'à la bouche canopique. Il y a là, entre la mer et le canal, une étroite bande de terre sur laquelle, à la suite de Nicopolis, se

1. LUCIEN, *Le Navire*, 15 ; PLINÉ L'ANCIEN, XII, 109.

2. AMMIEN MARCELLIN, XXII, 16.

3. La licence de Canope était déjà proverbiale au temps d'Anacréon (VI^e siècle av. J.-C.) : voir son *Ode XXXII*, v. 20.

trouve la Petite Taposiris ¹, ainsi que le cap Zéphyrium à l'extrémité duquel s'élève un petit temple en l'honneur d'Aphrodite Arsinoé. On dit qu'il y avait en cet endroit une ville ancienne, appelée Thonis ², du nom du roi qui offrit l'hospitalité à Ménélas et à Hélène... La ville de Canope est à 120 stades d'Alexandrie par la route de terre... A Canope succède Héracléium ³, qui possède un temple d'Héraclès. Puis c'est la bouche canopique et le commencement du Delta ⁴. »
« Une distance de 150 stades sépare la bouche canopique de l'île de Pharos ⁵. »

Les mesures indiquées par Strabon ne sont qu'approximatives et un peu forcées : si on calcule d'après la valeur du stade alexandrin, qui était de 185 mètres, la distance d'Alexandrie à Canope aurait été de plus de 22 kilom. ; la distance de Pharos à la bouche canopique, de près de 28 kilom. ; c'est trop. D'autres auteurs se rapprochent davantage de la réalité, lorsqu'ils évaluent à 12 milles, c'est à dire à 17 kilom. 750 m., la distance entre les deux villes ⁶.

1. On l'appelait «Petite» pour la distinguer d'une autre Taposiris, plus importante, située à l'ouest d'Alexandrie. (Voir STRABON, XVII, 1, 14).

2. Strabon place Thonis près du cap Zéphyrium ; mais il n'en parle que d'après une tradition lointaine, donc assez vague. DIODORE DE SICILE (I, 19) dit expressément que c'était un ancien marché situé près de l'embouchure du Nil ; et c'est très vraisemblable, car, d'après HÉRODOTE (II, 113), le roi Thonis, qui donna son nom à la ville au temps de la guerre de Troie, était gardien de cette embouchure.

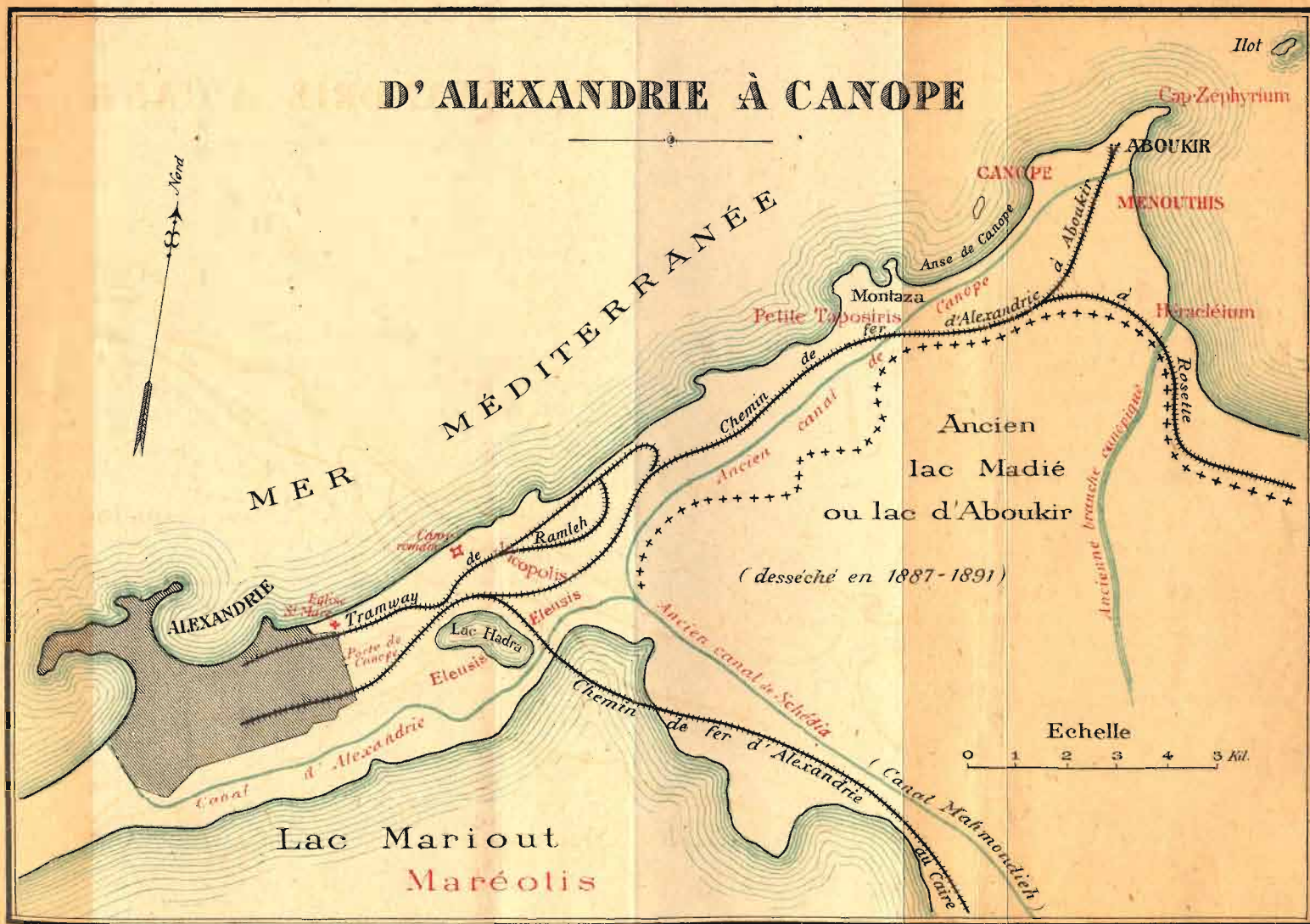
3. La bourgade d'Héracléium existait encore au commencement du VII^e siècle de notre ère. Voir SOPHRONE, *Miracles des saints Cyr et Jean*, 20, 39, 42, 43, 68.

4. STRABON, XVII, 1, 16, 17, 18.

5. STRABON, XVII, 1, 6.

6. AMMIEN MARCELLIN, XXII, 16 ; S. EPIPHANE, l'*Ancré*, 106. -- PLINIE L'ANCIEN (V, 11) compte 12 milles entre Alexandrie et la bouche canopique ; le patriarche saint CYRILLE (*Commentaire sur Isaïe*, éd. Migne, t. III, col. 440) ne compte que 80 stades environ, c'est-à-dire près de 15 kilom. : c'est trop peu.

D' ALEXANDRIE À CANOPE



Il n'est jamais question, dans l'antiquité, que d'un seul lac avoisinant Canope : c'était le Maréotis. Peut-être étendait-il ses eaux, alors plus qu'aujourd'hui, vers le nord-est, dans la direction de la ville ¹.

Le canal, après avoir longé les hôtelleries de Canope, se déversait probablement dans la mer, entre le cap Zéphyrium et Héracléium ².

La branche canopique du Nil avait son embouchure à une lieue environ au sud du cap Zéphyrium ³. Cette branche avait une grande importance dans l'antiquité. Aristote prétend que toutes les embouchures du Nil étaient creusées de main d'homme, excepté celle-là ⁴ : l'observation est inexacte en ce qui concerne les autres branches, mais elle indique à sa façon quelle supériorité les anciens attribuaient à la branche canopique. Sénèque rapporte que cette embouchure était la plus grande de toutes ⁵. Le géographe Ptolémée, qui avait vécu dans le pays, appelait cette branche « le grand fleuve » et aussi « l'Agathodémon », c'est-à-dire le bon génie ⁶.

1. Voir MAHMOUD-BEY, *Mémoire sur l'antique Alexandrie*, p. 99 et suiv.

2. « Il n'existe maintenant aucune trace de cette branche ; les historiens arabes n'en parlent même pas. Cependant l'on a découvert le long de l'étroite montagne quelques restes d'un énorme aqueduc souterrain : la branche Canopique du canal aurait donc été changée de bonne heure en un aqueduc qui aurait porté de l'eau douce à Canope. » MAHMOUD-BEY, p. 74.

3. C'est l'opinion commune. Quelques-uns reportent cette embouchure beaucoup plus à l'est, jusqu'à trois lieues du cap d'Aboukir, à la coupure qui fait communiquer le lac d'Edkou avec la mer. Voir par exemple MAHMOUD-BEY, p. 78 et suiv.

4. ARISTOTE, *Météorologiques*, I, xiv, 12.

5. SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, IV, II, 12.

6. PTOLÉMÉE, *Géographie*, IV, v, 16. — Cette branche a disparu depuis longtemps : dès le milieu du XII^e siècle, le canal d'Alexandrie, qui se déversait dans le Mariout, empruntait ses eaux, non plus à la branche canopique, mais à la branche bolbitine, en face de la petite ville de Fouah. EDRISI, *Description de l'Afrique*, trad. par Dozy et de Goeje, p. 192.

Diodore de Sicile, qui visitait l'Égypte au I^{er} siècle avant J.-C., fait observer que « sur chaque embouchure du Nil était bâtie une ville coupée par le fleuve en deux parties ; et ces parties étaient jointes par des ponts et convenablement fortifiées ¹. » Il ne fait pas d'exception pour l'embouchure canopique. Canope et ses faubourgs étaient situés sur la rive gauche ; il est naturel de penser que, sur la rive droite, il y avait des groupements d'habitations d'une certaine importance, avec lesquels on était en communication de façon ou d'autre. Pendant que, sur la rive droite, commençait le grand triangle du Delta formé par le Nil, Canope et ses environs marquaient sur la rive gauche, comme l'avait voulu Alexandre, l'extrémité nord-est du territoire qu'on appelait « la région alexandrine ».

Sous la domination romaine.

Le pouvoir des Ptolémées, miné depuis longtemps, avait fini par succomber avec Cléopâtre (30 av. J.-C.).

Les empereurs romains, devenus maîtres de l'Égypte, témoignèrent peu de confiance à leur nouvelle conquête : ils y voyaient une province riche, à la vérité, mais superstitieuse, licencieuse et indocile ². Canope surtout avait mauvaise réputation. Properce appelait dédaigneusement Cléopâtre « la reine courtisane de l'impure Canope ». Lucain, après avoir flétri la mollesse des habitants de Canope, montrait Cléopâtre

1. DIODORE, *Bibliothèque*, I, 33. — On peut croire que Canope était fortifiée, au moins à l'époque romaine : plusieurs auteurs latins l'appellent *oppidum*. Voir PLINE, *Histoire naturelle*, V, IV, 4 ; V, XI, 5 ; TACITE, *Annales*, II, 60.

2. TACITE, *Histoires*, I, 11.

attaquant les étendards romains avec les méprisables ressources de cette ville mal famée. Ovide rappelait que Cléopâtre avait en vain menacé de faire du Capitole l'esclave de Canope. Auguste, dans un discours à ses soldats avant la bataille d'Actium, déclarait que le triumvir Antoine avait perdu tous ses titres romains pour n'être plus « qu'un joueur de cymbales de Canope ». Juvénal parle d'un certain Crispinus, qui fut d'abord esclave et échappé de Canope, donc le dernier des hommes ; il raconte la fuite d'une noble Romaine qui avait suivi un histrion « jusqu'au Phare, jusqu'au Nil, jusqu'à la trop fameuse ville de Lagos, où la monstrueuse turpitude de nos mœurs révolta les habitants de Canope » ; venu lui-même en Egypte vers la fin de sa vie, il parle de deux villes, Coptos et Tentyre, en termes peu flatteurs : « Comme je l'ai remarqué moi-même, dit-il, ce pays ne le cède point en dérèglements à l'infâme Canope. » Silius Italicus, décrivant la liberté qui règne dans les repas des Campaniens, fait allusion à la licence de Canope. Sénèque écrit à son ami Lucilius que le sage, s'il veut choisir une retraite, n'ira pas à Canope ¹.

Les visiteurs de marque étaient rares. Auguste avait défendu aux patriciens de se rendre en Egypte sans l'autorisation impériale. Cependant Germanicus, désirant visiter les antiquités égyptiennes, crut pouvoir se dispenser de cette formalité : c'est seulement après s'être embarqué à Canope pour remonter le Nil qu'il apprit que son voyage déplaisait à l'ombrageux Tibère ².

1. PROPERCE, *Elégies*, III, xi, 39 ; LUCAIN, *Pharsale*, VIII, 543 ; X, 64 ; OVIDE, *Métamorphoses*, XV, 828 ; DION CASSIUS, *Histoire romaine*, L, 27 ; JUVÉNAL, *Satires*, I, 26 ; VI, 82-84 ; XV, 45-46 ; SILIUS ITALICUS, *Puniques*, XI, 431 ; SÉNÈQUE, *Lettre* LI, 3. Cf. STACE, *Silves*, III, 111.

2. TACITE, *Annales*, II, 60.

Les préfets d'Égypte, dont Alexandrie était la résidence, faisaient au contraire de fréquentes apparitions dans ce lieu de plaisance qui leur était d'un accès facile. L'un d'eux, Caius Balbillus, vers l'an 55 de notre ère, fut témoin d'un intéressant spectacle, que le grave Sénèque n'a pas dédaigné de consigner dans ses écrits. Il s'agit d'un combat qui fut livré dans le grand estuaire du Nil, entre des dauphins qui venaient de la mer, et des crocodiles qui venaient du fleuve ; ce furent les crocodiles qui furent battus : ces gros sauriens ont le dessus du corps très épais, impénétrable aux dents des plus terribles animaux ; mais le dessous est mou ; et c'est par là que les dauphins les attaquèrent, avec des épines qu'ils portent sur le dos : ayant plongé, ils leur enfonçaient ces pointes dans le ventre, puis ils leur déchiraient les tissus en s'agitant : plusieurs crocodiles ayant été ainsi atteints, les autres prirent la fuite ¹.

Le nom de Canope était si connu des écrivains latins qu'il était employé parfois pour désigner l'Égypte entière. Ainsi Virgile parle du peuple heureux de Canope, c'est-à-dire de toute l'Égypte, devenue macédonienne par la conquête d'Alexandre ².

Au II^e siècle après J.-C., l'empereur Hadrien visita l'Égypte par deux fois : il passa peut-être par Canope ; ce qui est certain, c'est que, plus tard, voulant rappeler dans sa fameuse

1. SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, IV, II, 12-14 ; cf. PLINÉ, *Histoire naturelle*, VIII, 38. — Aujourd'hui encore, on voit des dauphins dans les estuaires du Nil ; mais les crocodiles ont disparu d'Égypte. Au dire des naturalistes modernes, les crocodiles ont la peau du ventre trop dure pour être blessés par les dauphins, qui ont les pointes trop flexibles ; mais il n'est pas invraisemblable qu'ils aient été mis en fuite à force d'être harcelés par leurs ennemis.

2. VIRGILE, *Géorgiques*, IV, 287 ; cf. STACE, *Silves*, II, VII, 70-71.

villa de Tibur les différents pays où il avait voyagé, il disposa dans un vallon un petit coin égyptien auquel il donna le nom de Canope ¹.

Le christianisme.

L'évangile fut très vite connu dans la ville d'Alexandrie. Il est vraisemblable qu'il se répandit rapidement dans le voisinage, notamment à Canope; mais il y fut d'abord très humble, et nous n'avons pas de documents qui racontent son histoire avant le début du IV^e siècle.

1. SPARTIEN, *Vie d'Hadrien*, 24. — « Suivant son usage, il ne prit pas la peine de reproduire exactement la ville égyptienne : on n'aurait pas pu le faire dans un si petit espace ; il se contenta probablement d'une ressemblance fort lointaine. Au fond de la vallée, une sorte de vaste niche ou d'abside profonde, qui était ornée avec une grande magnificence, servait à la fois de temple et de château d'eau. Au centre de l'abside, dans un enfoncement, devait être placée la statue de Sérapis, la grande divinité de Canope. Sur les murailles latérales, des niches plus petites contenaient d'autres dieux égyptiens... De tous les coins de l'édifice, l'eau coulait avec abondance. Elle descendait par des marches de marbre ou rebondissait sur des vasques superposées, et tombait de là dans un grand bassin semi-circulaire. Une sorte de pont ou de passage placé sur le bassin et orné de colonnes qui soutenaient la voûte permettait d'aller d'une rive à l'autre et de regarder de près les cascades. L'eau passait par dessous et se jetait dans un canal qui occupait tout le milieu de la vallée. Ce canal, creusé dans le tuf, avait 220 mètres de long sur 80 de large. Des barques élégantes, faites sans doute sur le modèle des gondoles d'Alexandrie, étaient réservées à l'empereur et à ses amis, et l'on voit encore sur le quai les restes de l'escalier où les embarcations venaient les prendre quand ils voulaient se promener sur le canal. D'un côté de la berge, on a retrouvé les ruines d'une vingtaine de salles à deux étages abritées par un beau portique : c'était peut-être une imitation de ces hôtelleries voluptueuses où le voyageur qui allait à Canope était si heureux de s'arrêter. » G. BOISSIER, *Promenades archéologiques, Rome et Pompéi*, p. 238.

En la neuvième année de la persécution de Dioclétien, en 312, la petite cité fut témoin du glorieux martyre des saints Cyr et Jean et de leurs compagnes. -- Cyr ou Cyrus était originaire d'Alexandrie : il y exerçait la médecine, et donnait gratuitement ses soins aux pauvres ; mais il s'occupait des âmes bien plus que des corps ; et il prêchait avec ardeur la religion du Christ. Dénoncé au président Syrianus pour son zèle, et menacé de la prison, il se retira au désert du côté de l'Arabie. Un soldat de la ville d'Edesse, à la suite d'un pèlerinage qu'il fit à Jérusalem, vint l'y rejoindre, et ils vécurent ensemble dans la pratique des vertus les plus austères. Or, un jour, ils apprirent qu'une mère chrétienne, Athanasie, avait été arrêtée à Canope avec ses trois filles, Théoliste, Théodote et Eudoxie, âgées de quinze, treize et onze ans. Craignant pour la faiblesse de ces femmes, et surtout pour la jeunesse des enfants, les deux ermites quittèrent leur solitude, et pénétrant jusqu'à la prison des martyres, ils les fortifièrent de leurs encouragements. Arrêtés eux-mêmes et traduits devant le président Syrianus, ils résistèrent aux promesses, aux menaces, aux tourments ; de même les jeunes vierges et leur mère. Enfin, les six témoins du Christ eurent la tête tranchée : c'était le 31 janvier, jour auquel on célèbre leur fête. Les chrétiens recueillirent leurs précieux restes, et, chantant un hymne de triomphe, ils les portèrent dans la basilique de Saint-Marc, où ils les ensevelirent, ceux de Cyr et de Jean dans un cercueil, ceux d'Athanasie et de ses filles dans un autre. Un siècle plus tard les corps des deux saints moines étaient solennellement rapportés dans un village tout proche de Canope, pour être les gardiens de la foi là même où ils l'avaient scellée de leur sang ¹.

1. Voir surtout les trois ouvrages de SOPHRONE sur les *Actes*, les *Louanges* et les *Miracles* des saints Cyr et Jean.

Au IV^e siècle, les moines devinrent fort nombreux en Orient, surtout en Egypte. La plupart vivaient au désert; mais plusieurs savaient se créer une solitude dans les villes. Il y en eut à Alexandrie; il y en eut aussi à Canope, par exemple le pieux Ammone: ami du calme et de la paix, il conçut une telle douleur de la persécution que les ariens déchaînèrent sur Alexandrie en 373, après la mort de saint Athanase, qu'il abandonna Canope pour jamais, se rendit aux Lieux Saints, puis dans une cellule de Memphis¹.

Mais la vraie histoire monastique de Canope commence avec la destruction du Sérapéum, en 389. Les païens avaient encore à cette époque une véritable puissance, et ils se groupaient surtout autour de leur grand dieu Sérapis: ils avaient la haine des chrétiens, et ils ne manquaient aucune occasion, quand ils étaient en force, d'exercer contre eux les pires violences. Dans la ville d'Alexandrie, le Sérapéum était comme une forteresse, où les païens s'étaient retranchés et d'où ils faisaient des sorties contre les chrétiens: l'archevêque Théophile, impatient d'en finir avec ces cruels ennemis, obtint de l'empereur Théodose la permission de les débusquer: se mettant résolument à la tête de ses fidèles, il marcha contre le Sérapéum, s'en empara, brisa lui-même la statue du dieu et détruisit le sanctuaire. — Or Canope, elle aussi, était restée fameuse par son idolâtrie: on y tenait, sous prétexte de science sacerdotale, une école presque publique de magie; et les païens, dit Rufin, vénéraient cette ville comme la patrie de leurs démons, à tel point qu'il s'y faisait un concours beaucoup plus grand qu'à Alexandrie même². Canope, elle aussi, avait son Sérapéum. Et par surcroît elle avait un sage fameux nommé Antonin: c'était le fils d'un beau parleur et d'une

1. COMBEFIS, *Actes grecs*, p. 88-131.

2. RUFIN, *Histoire ecclésiastique*, II, 26.

devineresse ; il avait été élevé à Pergame, auprès du philosophe Edésius dont il était un peu parent. Quand il eut perdu son père et sa mère, il se rendit en Egypte, séjourna quelque temps dans la ville d'Alexandrie, et passa enfin à Canope : « Saisi de respect et d'admiration pour l'embouchure de la branche canopique du Nil, raconte en termes enthousiastes le païen Eunape, il se consacra aux divinités de ce lieu et à leurs mystères sacrés... Tout le monde admirait sa fermeté, son inflexibilité, sa constance. Aussi voyait-il affluer vers lui, par la voie de la mer, tous ceux qui venaient alors étudier à Alexandrie : cette ville, à cause du temple de Sérapis, était devenue comme un monde sacré vers lequel de toutes parts se précipitait une multitude semblable à un peuple ; après avoir rendu hommage à la divinité, on courait chez Antonin, les uns par terre et à pied, les autres en bateau sur les eaux du fleuve, se laissant ainsi conduire avec une sorte de volupté vers une occupation sérieuse. La jeunesse, soucieuse de la santé de son âme et réellement curieuse de philosophie, se pressait autour de lui ; aussi le temple (sans doute le Sérapéum) était-il plein d'adolescents occupés aux choses sacrées... Et il disait souvent à ses disciples qu'après lui il n'y aurait plus de temple, et que le grand, le vénérable sanctuaire de Sérapis serait changé en un hideux amas de ruines que rongerait le ténébreux oubli ¹. » Il fut prophète en cette occasion : à peine eut-il quitté ce monde que ses prédictions se réalisèrent, et le Sérapéum de Canope eut le sort de celui d'Alexandrie. L'historien Eunape exhale sa colère contre les soldats qui, dit-il, se ruèrent bravement sur des blocs de pierre et qui emportèrent tout sauf les fondements du temple ; il s'indigne contre les moines à robe noire n'ayant d'humain que le visage, qui furent

1. EUNAPE, *Vie d'Edésius*, trad. par S. de Rouville.

installés en ces lieux jusque-là sacrés ; il raille amèrement les ossements des gens misérables que leurs crimes avaient fait condamner par la justice, mais qu'on appelait des martyrs et qu'on présentait comme des dieux.

Naturellement la vérité est moins affreuse que ne le ferait croire cette mauvaise humeur païenne. Le patriarche Théophile, dit une ancienne relation, enrichit la ville d'édifices sacrés, d'images et de donations pieuses ; il éleva en l'honneur des Apôtres une église remarquable par ses vastes proportions et par sa splendeur. Canope resta fameuse, même auprès des païens : ce qui le prouve, ajoute le vieil auteur, c'est la magnifique voie qui y conduit, pavée de dalles soigneusement disposées ; ce sont les faubourgs qui l'environnent ; ce sont les établissements de bains (il y en avait encore vingt-quatre en ce temps-là) ; c'est aussi le marché public, où se trouvent les marchandises en abondance ¹.

Le patriarche s'occupa aussi de la fondation d'un monastère. D'abord il fit appel à des moines de Jérusalem ; mais les nouveaux venus, effrayés par des apparitions de démons, ne tardèrent pas à se retirer ². Des moines égyptiens, qui vivaient sous la règle de saint Pachôme, et dont la maison-mère était Tabenne en Thébaïde, les remplacèrent : ils chassèrent les démons par leur piété, et ils donnèrent à ce lieu un nom touchant qui marquait bien sa nouvelle destination, ils l'appelèrent « la Pénitence ». De tous les côtés, même de l'Occident, des hommes venaient à eux, poussés par le désir de mener la même vie austère ; et au bout de peu d'années, en 404, saint Jérôme traduisait en latin la règle de saint Pachôme à l'usage des moines soit de Thébaïde soit surtout de Canope qui ne comprenaient ni le copte ni le grec.

1. *Vie des saints Cyr et Jean*, vers la fin.

2. ZOEGA, *Catalogue des manuscrits coptes du musée Borgia*, p. 265.

Vers la fin du IV^e siècle, un homme qui avait occupé une situation illustre à la cour de Constantinople sous Théodose le grand, et qui venait de renoncer au monde, saint Arsène, fit une courte apparition à Canope ; mais, s'y trouvant encore trop exposé aux distractions, il s'enfonça vers d'autres solitudes, à Scété, puis à Troé près de Memphis ; vers la fin de sa vie, il revint à Canope où il demeura trois ans ; enfin il repartit pour Troé, où il mourut ¹.

Lorsque le monophysisme, qui ne reconnaissait qu'une nature en Jésus-Christ, commença de se répandre en Egypte vers le milieu du V^e siècle, les moines de Canope gardèrent la croyance traditionnelle des deux natures. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, qui s'était fait l'ardent promoteur des doctrines nouvelles, poursuivait cruellement ceux qui n'entraient pas dans ses vues. Un prêtre du nom d'Athanase, neveu de saint Cyrille, crut pouvoir échapper à ses rigueurs en cherchant asile à Canope : ce fut en vain ; et il est touchant d'entendre les plaintes que le pauvre prêtre éleva publiquement devant le concile de Chalcédoine : « J'arrivai, dit-il, au monastère de la Pénitence : c'est le nom qu'on a donné à un faubourg de la grande ville d'Alexandrie qui s'appelait autrefois Canope ; ce lieu reçut dès le début, et d'après un ancien usage, le droit d'asile pour ceux qui viendraient s'y réfugier ; il est en effet tout entier sous le patronage du vénérable monastère de Tabenne ; de plus, il renferme dans l'enceinte de la vénérable église de Dieu un bain public où nous espérons réparer les forces de notre misérable corps, et trouver un abri contre les embûches de nos ennemis. L'évêque Dioscore en vint à ce point d'impiété que, devant notre misère pire que toute misère, il ne se souvint d'aucun précepte du Christ : il défendit de nous

1. S. THÉODORE STUDITE, *Vie de S. Arsène*, dans les Bollandistes, 19 juillet.

laisser accès au bain, ou de nous fournir du pain, ou de nous vendre quelque autre nourriture, n'ayant qu'un but, celui de nous faire périr à force de privations ¹. »

Quand Dioscore eut été condamné au concile de Chalcédoine, en 451, deux partis continuèrent à diviser l'Égypte, et les questions religieuses se compliquèrent de difficultés politiques et nationales. Les Coptes, ou indigènes d'Égypte, ne supportant pas d'être gouvernés par les empereurs de Constantinople, adhérèrent en masse au monophysisme; les Grecs, au contraire, et aussi la plupart des moines de la règle de Tabenne, acceptèrent les décisions du concile, et, parce qu'ils se rangèrent ainsi au parti de la cour, ils furent appelés « Melkites » ou Impériaux. Canope était demeurée melkite, et son nom ne se présentera que rarement dans les documents coptes.

A partir de 457, il y eut souvent deux patriarches d'Alexandrie à la fois, un copte et un melkite. Les patriarches melkites restaient en relations avec Canope. Ainsi Timothée Salophaciote avait été moine de Canope avant sa promotion à l'épiscopat en 460; et c'est à Canope qu'il vint se réfugier quinze ans plus tard lorsque son rival copte, Timothée Elure, d'abord exilé, parvint à regagner Alexandrie ². En 482, l'empereur Zénon avait envoyé « aux évêques, clercs, moines et fidèles d'Alexandrie, d'Égypte, de Libye et de Pentapole » un nouveau symbole de foi, l'Hénotikon, où il essayait de pacifier les esprits; ce formulaire, qui donnait des gages à tous les partis, mécontenta tout le monde; cependant les Coptes, sur l'avis du patriarche Pierre Monge, se décidèrent à l'accepter; les Melkites, au contraire, lui firent opposition, mais, comme

1. MANSI, *Collection des conciles*, t. VI, col. 1025.

2. EVAGRE, *Histoire ecclésiastique*, III, 11, THÉOPHANE, *Chronographie*, année 5967.

alors ils n'étaient pas en force à Alexandrie, ils se retirèrent à Canope par manière de protestation ¹. Cette même année 482, Jean Talaia fut créé patriarche melkite: c'était un moine de la congrégation de Tabenne ², peut-être du couvent de Canope. Paul, élu patriarche melkite en 538, était moine lui aussi de la congrégation de Tabenne ³.

Vers 556, Victor de Tunes et Théodore de Cabarsusi s'étaient posés en défenseurs des « Trois Chapitres », c'est-à-dire des écrits de trois auteurs condamnés par l'empereur Justinien: on les saisit, on les relégua successivement en plusieurs lieux, notamment à Alexandrie, et enfin à Canope; on jugeait sans doute à la cour qu'un séjour dans cette dernière ville leur serait salutaire et les ramènerait à de plus saines idées ⁴.

On a reconnu, non sans raison, le couvent de Canope dans ce grand monastère voisin d'Alexandrie qui fut visité par saint Jean Climaque au VI^e siècle. Le pieux voyageur ne tarit pas d'éloges sur la vie des religieux: « J'ai demeuré assez de temps avec eux, dit-il, m'informant avec soin de toute leur conduite et de toute leur discipline, et ne pouvant assez admirer comment ces créatures terrestres imitaient si parfaitement les célestes. Ils étaient liés ensemble par la chaîne indissoluble de l'amitié chrétienne; et ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que leur affection était exempte de toute liberté indiscrete dans les paroles, et de tous entretiens vains et inutiles. » A une distance d'environ un mille du grand monastère, il y en avait un autre, nommé « la Prison », où

1. ZACHARIE DE MITYLÈNE, *Chronique*, V, 9.

2. ZACHARIE DE MITYLÈNE, V, 6; JEAN DE NIKIOU, *Chronique*, trad. par Zotenberg, p. 482.

3. LIBERAT, *Histoire abrégée*, 23.

4. VICTOR DE TUNES, *Chronique*, année 556.

ceux qui avaient à se reprocher quelques fautes notables pratiquaient les plus effrayantes austérités : « C'était un lieu dont toutes les consolations humaines étaient bannies. » Et saint Jean Climaque, après avoir passé un mois parmi ces pénitents, tout transporté d'admiration pour leurs vertus, s'en revint au grand monastère pour continuer quelque temps encore à s'y édifier ¹.

L'histoire du fameux monastère s'arrête là, sur un hommage solennel rendu à ses moines par un homme qui fut un grand saint et un maître de la vie spirituelle. Peu à peu, le silence se fit ; et quelques années plus tard, quand les Arabes pénétrèrent en Egypte, le nom même de Canope semblait oublié.

1. S. JEAN CLIMAQUE, *L'Echelle Sainte*, IV^e et V^e degrés.

MÉNOUTHIS

MÉNOUTHIS

Origines.

Il y avait à l'orient de Canope, à une distance d'environ deux milles, une bourgade appelée Ménouthis ¹.

Quand on voulut expliquer le nom de cette localité, on n'alla pas chercher bien loin : Ménouthis, ou Euménouthis, dit-on, fut d'abord le nom de la femme de Canope ; et on ajoutait que les deux époux étaient enterrés sur une hauteur près du rivage de la mer, et qu'ils y recevaient les honneurs divins ².

Peut-être faut-il attribuer à ce modeste village la gloire d'avoir communiqué son nom à une colonie avant d'être illustre lui-même. Les anciens géographes parlent d'une île de l'Océan Indien appelée Ménouthias ³ ; et on conjecture que « ce nom lui aura été donné par quelque pilote alexandrin qui avait une dévotion particulière à l'Isis de Ménouthis ⁴. »

1. S. EPIPHANE, *l'Ancre*, 106 ; S. CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Allocution prononcée à Ménouthis le huitième jour du mois d'épiphè* ; ZACHARIE LE SCHOLASTIQUE, *Vie de Sévère*, dans la *Patrologie orientale*, t. II, p. 17. Voir aussi les diverses *Vies des saints Cyr et Jean*, recueillies par les Bollandistes et par le cardinal Mai.

2. S. EPIPHANE, *loc. cit.*

3. ANONYME, *Périple de la Mer Erythrée*, 15 ; PTOLÉMÉE, *Géographie*, IV, VIII, et VII, II ; MARCIEN D'HÉRACLÉE, *Périple de la Mer extérieure*, I, 10, 13, 40 ; STÉPHANE DE BYZANCE, au mot *Ménouthis*.

4. LETRONNE, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, t. I, p. 436.

Culte d'Isis.

C'est bien Isis qui valut à ce coin de terre sa première notoriété. Cette déesse, très populaire en Egypte, était particulièrement honorée à Alexandrie, et aussi à Canope, où son culte était souvent associé à celui de Sérapis¹. Ses attributions variaient avec les lieux : à Héracléum, par exemple, elle représentait la maîtresse de la mer ; à Canope, la conductrice des Muses ; à Ménouthis, la vérité².

Les commencements de Ménouthis sont obscurs³. Strabon n'en parle pas, lui qui donne tant de détails précieux sur les environs : la petite ville n'existait donc pas au I^{er} siècle avant notre ère, ou bien elle était si insignifiante qu'elle ne méritait pas une mention. C'est à peine s'il nous reste du II^e siècle après Jésus-Christ un fragment d'inscription d'après laquelle un dévot païen consacre à l'Isis de Pharos une statue de l'Isis de Ménouthis⁴. Mais, au IV^e siècle, la déesse attirait de nombreux pèlerins, et ces réunions donnaient lieu à des orgies qui ne rappelaient que trop celles du Sérapéum de Canope : « Les femmes, saisies de fureur, dit saint Epiphane, y oubliaient toute réserve et toute modestie⁵. »

1. OVIDE, *Amours*, II, xiii, 7. — Voir aussi le *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, 2^e série, t. I, fasc. 3, p. 110-112, et t. II, fasc. 1, p. 99, etc.

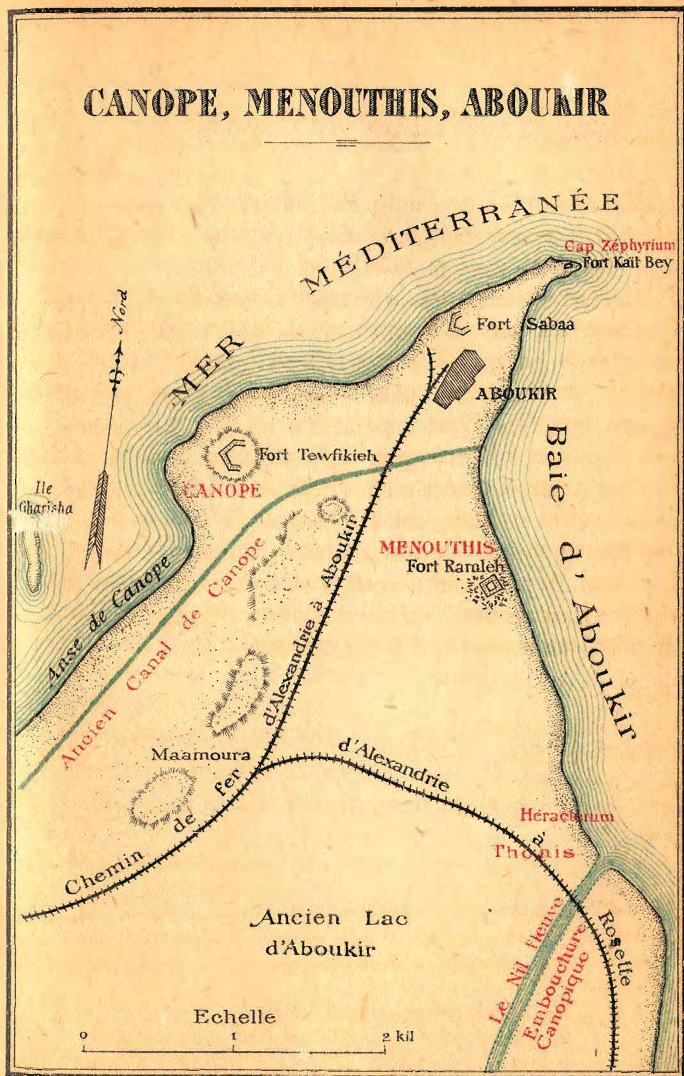
2. GRENFELL ET HUNT, *Oxyrhynchus Papyri*, n° 1380, lignes 60-63, t. XI, p. 197.

3. Quelques égyptologues avaient cru reconnaître Ménouthis dans Men-Nouter ou Noutir, qui était le fief du roi Tafnakht au VIII^e siècle avant J.-C. ; mais on a dû abandonner cette opinion. Voir G. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 167, note.

4. LETRONNE, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, t. I, p. 434.

5. S. EPIPHANE, *Brève exposition de la foi*, 12.

CANOPE, MENOUTHIS, ABOUKIR



E. Zaccar, del.

J. Daniel, gr.

Eglise des Evangélistes ;

Tombeau des saints Cyr et Jean.

Lorsque le patriarche Théophile, vers 389, eut renversé le Sérapéum de Canope et l'eut remplacé par une église en l'honneur des Apôtres, il reconnut vite que le temple d'Isis, à Ménouthis, demeurerait comme un des derniers refuges du paganisme ; il résolut de le remplacer par une église en l'honneur des Evangélistes ; il se mit à l'œuvre, mais la mort l'empêcha d'exécuter ses projets jusqu'au bout ¹.

Il était réservé à son neveu saint Cyrille, qui lui succéda en 412 sur le siège patriarcal d'Alexandrie, de reprendre et de terminer cette fondation. L'influence païenne était loin d'être détruite. « Un terrible démon égyptien continuait d'apparaître ; il s'appelait Ménouthis, habitait une redoute qui portait le même nom, et se montrait sous la figure d'une femme ; il se mêlait de prophétiser et de guérir ; et il attirait vers son autel beaucoup de gens, non seulement des païens, mais encore des chrétiens qui venaient lui demander la santé ou la connaissance de l'avenir ². »

Le patriarche s'affligeait surtout de voir les fidèles s'adresser à une idole pour leurs intérêts matériels, au grand détriment de leur âme. Il s'en plaignait à Dieu dans ses prières ; et voici qu'un ange lui apparut en songe, l'avertissant de transporter à Ménouthis, dans l'église des saints Evangélistes, les reliques de saint Cyr, qui avait été martyrisé à Canope

1. *Vies des saints Cyr et Jean*, vers la fin.

2. S. SOPHRONE, *Louanges des saints Cyr et Jean*, 24, 25.

un siècle plus tôt. Saint Cyrille n'eut pas de repos qu'il n'eût mis à exécution cet avis du ciel. Il se rendit donc en toute hâte à la basilique de saint Marc, où les précieux restes avaient été déposés ; il trouva les ossements de saint Cyr et de saint Jean tellement mêlés qu'il était impossible de les distinguer : alors, jugeant qu'il ne convenait pas de séparer ceux que la vie, le martyre, le tombeau même avaient unis, il décida de les transporter ensemble à Ménouthis.

La translation eut lieu le 28 juin ¹, et ce fut l'occasion de grandes solennités. Déjà le 26 juin saint Cyrille avait adressé une allocution aux moines de Canope dans l'église des Apôtres ; cinq jours après, le 1^{er} juillet, il prononça un nouveau discours dans la même église, faisant l'éloge des deux martyrs, racontant l'invention et la translation de leurs reliques, et invitant les moines à la fête du lendemain. Enfin, le 2 juillet, il prit encore la parole, cette fois dans l'église des Evangélistes à Ménouthis, où les restes des saints Cyr et Jean venaient d'être déposés : « Nos deux martyrs, disait-il, en récompense de l'amour qui les unit au Christ, ont le pouvoir de terrasser Satan et de chasser les esprits malins. Qu'ils viennent donc maintenant, ceux qui s'égarèrent ailleurs, qu'ils viennent à cette officine où l'on guérit vraiment et gratuitement. Personne ici n'invente des songes ; personne ne dit à ceux qui viennent en ces lieux : Kyra ² ordonne de faire ceci, de faire cela... Que les chrétiens donc, foulant aux pieds ces contes de vieilles femmes et les promesses illusoires des

1. La date du 2 juillet, adoptée par quelques auteurs, est inexacte. — Ces événements se passaient probablement en 414.

2. Le surnom de Kyra, qui est ici donné à Isis, était comme la forme féminine du nom de Kyros ou Cyr : le patriarche, en désignant par ce surnom la déesse, faisait évidemment penser au saint martyr qu'il installait en son lieu et place.

sorciers, viennent aux vrais médecins à qui Dieu a donné le pouvoir de guérir ¹. »

Isis était condamnée à disparaître ; sa statue et son autel furent renversés ; son temple fut ruiné et peu à peu se recouvrit de sable, au point qu'il n'en resta plus trace ².

Sanctuaire clandestin d'Isis au V^e siècle.

Pourtant le culte païen n'était pas mort ; mais, réduit à se cacher, il continua ses pratiques dans le plus grand secret. On s'en aperçut vers la fin du V^e siècle, sous le patriarche Pierre Monge et l'empereur Zénon.

Un magicien d'Alexandrie, qui regrettait de n'avoir pas d'enfants, fit grand bruit d'avoir été exaucé à Ménouthis ; mais ce n'était là qu'une imposture forgée de connivence avec le prêtre et la prêtresse d'Isis ³.

Parmi les étudiants qui se trouvaient alors dans la ville d'Alexandrie, il y avait un jeune païen nommé Paralios. Etant à Ménouthis, il vit en songe la déesse et entendit d'elle des paroles méchantes ; il réclama des explications, mais, malgré

1. S. CYRILLE, *Allocution prononcée le 8 du mois d'épiphî* (= 2 juillet) dans l'église des *Evangelistes*, où il plaça dans leur monument les restes des saints Cyr et Jean, à deux milles à l'orient de Canope, près de Ménouthis. — Ce titre, qui n'est peut-être pas de saint Cyrille, mais qui fut certainement rédigé par un homme du pays, puisqu'il est daté d'après le calendrier égyptien, a cette importance particulière de bien marquer la situation de Ménouthis par rapport à Canope.

2. SOPHRONE, *Louanges des saints Cyr et Jean*, 29 ; *Miracles*, n° 66 ; ZACHARIE LE SCHOLASTIQUE, *Vie de Sévère*, dans la *Patrologie orientale*, t. II, p. 19. — Si le temple païen fut enfoui dans le sable, il est permis de conclure que l'église chrétienne fut construite, non sur ses ruines, mais à côté.

3. ZACHARIE LE SCHOLASTIQUE, *Vie de Sévère*, p. 17-19 et p. 36.

les plus grandes instances, il ne put les obtenir ; le silence de l'oracle lui fit perdre confiance, et il se répandit en railleries contre les désordres de toute espèce qui se passaient à Ménouthis, en particulier contre l'inconduite de la prêtresse : il fut pour cela roué de coups, et il se réfugia chez les chrétiens. Puis il se rendit, pour prendre conseil, dans un monastère situé à neuf milles à l'ouest d'Alexandrie, à l'Enaton, où l'un de ses frères était moine, et où vivait un saint homme du nom d'Etienne. Le patriarche Pierre Monge fut mis au courant de ce qui s'était passé ; les chrétiens les plus notables d'Alexandrie, et particulièrement les étudiants, prirent l'affaire à cœur ; des troubles éclatèrent, le peuple se souleva contre les païens. Paralios promit de faire connaître le sanctuaire clandestin d'Isis. Des clercs furent désignés pour s'y rendre, et les moines de la règle de Tabenne qui vivaient au couvent de Canope furent invités par lettre à prêter leur concours pour extirper le culte des faux dieux. L'expédition était prête ; elle a été racontée avec force détails par un étudiant chrétien qui en fut témoin et acteur, Zacharie le Scholastique.

« Après avoir prié comme il le fallait, on partit pour Ménouthis, et on arriva à une maison qui était alors totalement couverte d'inscriptions païennes. Dans l'un de ses coins était bâtie une double muraille ; derrière cette muraille étaient cachées les idoles ; une entrée étroite en forme de fenêtre y conduisait, et c'est par là que s'introduisait le prêtre pour accomplir les sacrifices. Voulant que notre recherche n'aboutît à rien, les païens, aidés de la prêtresse qui habitait cette maison (ils étaient en effet au courant du soulèvement qui avait eu lieu en ville) avaient bouché l'entrée avec des pierres et de la chaux. De plus, pour qu'on ne s'aperçût pas du caractère récent de la maçonnerie et qu'ainsi on ne découvrit la ruse et l'artifice, ils avaient placé devant cet endroit un meuble rempli d'encens et de gâteaux pour les sacrifices, et ils avaient

suspendu au-dessus une lampe qui brûlait alors qu'il faisait plein jour. Il en résulta que Paralios fut d'abord un peu troublé et embarrassé, ne sachant ce que l'entrée en forme de fenêtre était devenue. Il découvrit cependant, mais non sans peine, la ruse. Il fit alors le signe de la croix, descendit la lampe, écarta le meuble et montra l'entrée qui était bouchée en ce moment avec des pierres par une maçonnerie récente. Il demanda ensuite aux Tabennésites, qui nous accompagnaient pour nous aider, d'apporter une hache ; puis il chargea l'un d'eux d'ouvrir ce qui avait été fraîchement maçonné et de faire apparaître l'aspect primitif. Le Tabennésite entra alors... Il nous tendit d'abord l'idole de Kronos, qui était entièrement couverte de sang ; ensuite toutes les autres idoles des démons ; puis une collection variée d'idoles de toutes espèces, notamment des chiens, des chats, des singes, des crocodiles et des reptiles : car dans le temps les Egyptiens adoraient aussi ces animaux ; il tendit encore le dragon rebelle : son idole était de bois... On disait que ces idoles avaient été enlevées du temple qu'Isis avait jadis à Memphis par le prêtre de cette époque, quand on s'était aperçu que le paganisme avait perdu sa force et qu'il était aboli... Nous livrâmes aux flammes, à Ménouthis même, celles d'entre les idoles qui, à cause de leur haute antiquité, étaient déjà en grande partie détériorées... Quant aux autres idoles, nous fîmes une description de celles qui étaient d'airain et qui étaient fabriquées avec un certain art ingénieux, ainsi que de celles qui étaient en marbre, de toutes les formes, sans oublier l'autel d'airain et le dragon de bois ; puis nous envoyâmes cette description à Pierre le patriarche, en lui demandant de nous apprendre ce que nous avions à faire. Ceux qui passaient pour être chrétiens à Ménouthis, et ceux qui faisaient partie du clergé de l'église de ce village, étaient, à l'unique exception de leur prêtre, tout à fait faibles dans leur foi, à ce point qu'ils étaient asservis

à l'or que les païens leur donnaient pour qu'ils ne les empêchassent pas d'offrir des sacrifices aux idoles. Le soir du jour où nous fîmes ces choses étant arrivé, comme il leur fallait garder les idoles, après que la description en eut été faite, afin que personne ne les volât, ils déclarèrent qu'ils craignaient de souffrir quelque vexation diabolique en les gardant, et estimèrent que c'était à nous de les garder. De leur côté les païens habitant Ménouthis pensaient et disaient que nous mourrions infailliblement pendant la nuit. Le prêtre, voyant la peur des chrétiens et des clercs (c'était un bon fidèle, que distinguaient les vertus de la vie monastique ainsi que celles de la vieillesse, et dont les mœurs étaient simples) nous conduisit, après nous avoir offert un repas, dans l'une des chambres de l'église où étaient déposées les idoles... Le matin, à notre lever, nous trouvons les païens étonnés de nous voir encore en vie : tant le culte de certains démons et l'erreur étaient profondément enracinés chez eux ! Nous courûmes alors de nouveau avec nos moines Tabennésiotes à la maison où les idoles avaient été trouvées et où les sacrifices avaient eu lieu, et nous la démolîmes de fond en comble : c'était là en effet l'ordre de l'archevêque ¹. »

Le patriarche avait ordonné en outre que les idoles qui restaient fussent dirigées sur Alexandrie ; et, quoique on en eût brûlé un certain nombre à Ménouthis, il y en eut assez pour charger vingt chameaux. Le prêtre païen fut amené lui aussi à la ville. Une immense assemblée se forma sur la place du Tychéum ; on présentait successivement au prêtre chacun des dieux, chacun des instruments du culte, on lui en demandait la signification, et le peuple répondait par des moqueries et des huées ; puis tous ces objets étaient jetés au

1. ZACHARIE LE SCHOLASTIQUE, *Vie de Sévère*, p. 27-32.

feu. A la fin, dit Zacharie, « tout le monde se retira en louant Dieu au sujet de la destruction de l'erreur des démons et du culte des idoles. »

Ce coup acheva sans doute le paganisme à Ménouthis : du moins il n'en est plus question dans la suite.

Pèlerinage des saints Cyr et Jean

au VII^e siècle.

Cependant le christianisme vivait au grand jour et continuait à prospérer ; mais, sur la dévotion aux saints Cyr et Jean on est réduit, et pour une longue période, à des conjectures ; durant deux cents ans, elle ne laissa aucun souvenir. C'est seulement au début du VII^e siècle qu'elle entre dans l'histoire.

A cette époque, un moine syrien, du nom de Sophrone¹, était à Alexandrie. Il y contracta une grave ophtalmie, contre laquelle les plus habiles médecins et les remèdes les plus énergiques furent impuissants ; et comme, au bout de plusieurs mois, son mal menaçait de devenir incurable, il songea aux miracles opérés par les saints Cyr et Jean ; il se rendit donc à leur tombeau, pria pendant plusieurs jours, reçut plusieurs fois la visite des martyrs, et enfin fut complètement guéri par eux. Pour leur témoigner sa reconnaissance, il

1. Sophrone était né à Damas dans la seconde moitié du VI^e siècle et il avait embrassé la vie religieuse au monastère de Saint-Théodore au mont Liban. Il était à Alexandrie sous le pontificat de Théodore Scribon (607-609) et de saint Jean l'Aumônier (609-617), lorsqu'il fut atteint d'ophtalmie. Plus tard (633) il combattit vaillamment l'hérésie du monothélisme. Patriarche de Jérusalem (634-638) il mourut l'année qui suivit l'entrée des Arabes dans sa ville épiscopale. Il est honoré par l'Eglise comme un saint (11 mars).

résolus de raconter les merveilles obtenues par leur intercession. Mais, en fait de documents, il ne trouva que les courtes allocutions prononcées par saint Cyrille à l'occasion de la translation de leurs reliques¹. Il recueillit donc ses propres souvenirs et fit une soigneuse enquête personnelle. Il avait assisté lui-même à un bon nombre de guérisons, il avait entendu parler de plusieurs d'entre elles quand il était encore malade, il en avait vu d'autres quand il avait recouvré l'usage de ses yeux ; il put interroger aussi beaucoup de personnes autour de lui ; quant à certains faits dont les acteurs ou les témoins avaient disparu, ils avaient eu assez de notoriété en leur temps pour qu'il pût les admettre sur la foi de la renommée publique.

Deux ouvrages furent le résultat de ce minutieux travail : les *Louanges* des saints Cyr et Jean et leurs *Miracles*². On regrettera le ton déclamatoire de ces écrits ; cependant, même sous l'enflure du style, on reconnaît une parfaite sincérité ; surtout, on recueille précieusement une foule de détails qui permettent de reconstituer l'organisation, le mouvement, la vie du fameux pèlerinage de Ménouthis au commencement du VII^e siècle.

L'église des Evangélistes, qui bien vite avait pris le vocable des saints Cyr et Jean³, frappait tout le monde d'admiration. « Elle est bâtie, dit Sophrone, près du rivage de la mer, sur un sol qui n'est ni très élevé ni très ferme. Placée entre les sables et les flots, elle reçoit le choc des uns et des autres ; du côté de l'orient, c'est la mer en fureur et le sable envahissant ; à l'occi-

1. Voir ci-dessus, p. 38.

2. Les éditeurs, sur des indices qui ne paraissent pas convaincants à tous, attribuent encore à Sophrone deux *Vies* des saints Cyr et Jean, ou tout au moins l'une de ces deux *Vies*.

3. *Vie acéphale des saints Cyr et Jean*.

dent, c'est un banc de sable qui s'avance audacieusement contre les vagues ¹. » La construction était très haute et semblait toucher le ciel. Elle apparaissait de très loin à ceux qui naviguaient vers Alexandrie ou qui sortaient de son port. A l'extérieur, elle était entourée d'un enclos, avec une porte qui s'ouvrait sur la mer (18) ². A l'intérieur, elle présentait dans plusieurs de ses parties la disposition ordinaire des basiliques de ce temps-là : il y avait le thysiastérion, c'est-à-dire l'autel où les prêtres célébraient le sacrifice non sanglant (38) ; la table sainte, où les fidèles recevaient la communion (39) ; l'ambon, d'où le diacre lisait l'évangile (37) ; le photistérion ³, où se conservaient « les mystères vivants du Christ » (31, 36), etc. ; mais on y vénérât particulièrement le tombeau des saints, devant lequel brûlait une lampe entretenue avec de l'huile et de la cire (1, 3, 7, 22, 36, 50, 70) ; la sonde chirurgicale de saint Cyr était exposée tout près (28) ; une barrière à cancels permettait ou interdisait l'entrée de la petite chapelle (36).

Celui qui présidait à l'administration de l'église s'appelait « l'économe » (c'est sans doute le même que Zacharie le Scholastique appelle « le prêtre » ⁴) ; sa charge était assez importante pour être réservée à la nomination du patriarche d'Alexandrie (8) : au temps de Sophrone, il s'appelait Christodore ; il servait d'arbitre en cas de contestation (35) ; une de ses fonctions était d'encenser l'église et le tombeau des martyrs (31, 32). L'économe avait à sa disposition un « notaire » ou secrétaire (39, 40). Un des principaux ministres était le

1. SOPHRONE, *Louanges des saints Cyr et Jean*, 29.

2. Les chiffres entre parenthèses, dans les pages qui vont suivre, indiquent les n^{os} des miracles d'après le récit de Sophrone.

3. Le *photistérion*, *l'illuminatorium* des Latins, était le baptistère ; on voit ici qu'on y conservait la sainte eucharistie. (Voir encore le Miracle n^o 39, texte latin).

4. Voir plus haut, p. 42.

diacre ; sa maison était attenante à l'église et communiquait directement avec elle (11). Il y avait aussi un ou plusieurs sous-diacres (36), et un gardien du tombeau des saints (40). Des portiers surveillaient les entrées et les sorties (67). Des gens de service, qui devaient être assez nombreux, servaient les malades (32), et exerçaient diverses " liturgies " ou fonctions publiques (1, 40, 67).

Les saints martyrs n'étaient guère sollicités de rendre des oracles ; cependant, ils prédisaient quelquefois l'avenir (62).

Les pèlerins étaient surtout des malades, qui se présentaient avec les infirmités les plus diverses : maux de tête, maux d'yeux ou cécité, maux d'oreilles ou surdité, maux de poitrine, maux d'estomac, maux d'entrailles, goutte, hydropisie, plaies ou contusions, lèpre, cancer, scrofules, épilepsie, et même possession du démon.

Presque toujours, ces malades avaient commencé par consulter des médecins, ils avaient fait de grandes dépenses ; mais ils n'avaient obtenu aucun soulagement ¹. Alors, ils ont eu la pensée de s'adresser aux saints Cyr et Jean. Ils accourent en foule de tous les pays : les plus nombreux viennent d'Alexandrie (1-35) ; beaucoup viennent d'Egypte et de Libye (36-50) ; d'autres viennent des pays étrangers (51-70) : il y a des Romains, des Galates, des Ciliciens, des habitants des Iles, des Phéniciens, des Thraces, des Syriens, des Mèdes, des Elamites, des citoyens de Constantinople, et même des Ethiopiens (51).

Les plus pauvres voyagent péniblement à pied (14,34) ; ceux qui en ont les moyens prennent une monture (5,33) ; un estropié arrive chargé sur les épaules d'un homme valide

1. A ce propos, les médecins sont fort malmenés : le narrateur les montre vaniteux, intéressés ; il tourne en dérision leurs prescriptions et leurs médicaments.

(56); un infirme reste étendu sur un lit que portent seize hommes se relayant tour à tour (5). Quelques-uns amènent avec eux leurs serviteurs (53).

Une amélioration se produisait parfois dès le départ : un sourd avait à peine franchi la porte du Soleil ou porte orientale d'Alexandrie¹ qu'il commença d'entendre ; parvenu à l'église des saints Cyr et Jean, il était entièrement guéri (45). Une femme qui souffrait des yeux sentit ses douleurs disparaître dès qu'elle arriva en vue de la basilique (9).

Quelques-uns, dans un sentiment de respect et d'humilité, n'osent **entrer** dans l'église. Un Romain, aveugle, jure de rester dehors tant qu'il n'aura pas obtenu sa guérison : il y reste huit ans, brûlé par le soleil en été, grelottant de froid en hiver (69). D'autres s'arrêtent sous le porche (14, 24). Une femme est guérie dès qu'elle a franchi le seuil (29). La plupart pénètrent à l'intérieur et installent sur le sol un lit ou un grabat (5, 18, 23, 24, 36, 37, 42, 43, 49, 61, 65, 67, 70) ; ils prient (19), et les assistants prient avec eux (31) ; la foule fait cercle dans l'atrium pour voir un miracle (34) ; ou bien elle proteste avec tumulte dans l'église contre quelque scandale (32) ; un petit infirme joue devant le tombeau avec des compagnons de son âge, les renversant, renversé par eux : il vient à toucher le saint tombeau, et il est aussitôt guéri les autres enfants poussent un cri, et les assistants s'attourent pour être témoins du prodige (41).

La principale dévotion était de dormir dans l'église² et d'attendre l'apparition des saints. Le repos des uns est

1. Strabon l'appelait « porte canopique ». — Voir ci-dessus, p. 17.

2. Ainsi les païens dormaient dans le Sérapéum de Canope (voir ci-dessus, p. 15) ; ils dormaient probablement aussi dans le temple d'Isis à Ménouthis, car la déesse guérissait et prophétisait au moyen de visions. SOPHRONE, *Louanges des saints Cyr et Jean*, 24.

parfois interrompu par les plaintes des autres ; saint Cyr et saint Jean disent à une femme qui se lamente : « Pourquoi crier ainsi, et empêcher de dormir les malades qui sont ici ? » Et comme elle s'excuse sur les douleurs qu'elle endure, ils répondent qu'elle n'est pas la seule à avoir un sommeil pénible (21). Leur apparition est parfois une vision réelle (4, 52) ; mais elle se produit le plus souvent en songe. Ils se montrent d'ordinaire avec un visage aimable et souriant (12, 21, 33, 39, 42, 46, 70) ; quelquefois avec un air terrible et menaçant (36) ; ils gardent leurs traits propres (14), ou bien ils empruntent les traits de quelque personnage encore vivant, par exemple de l'économe Christodore (32), ou du diacre Julien (36), ou de Jean Moschus, compagnon de Sophrone (70), etc. ; ils portent quelquefois l'habit des médecins (33), ou celui des prêtres (37), mais plus souvent celui des moines (10, 13, 38, 52, 70). Ils sont accompagnés parfois d'un cortège de personnes vêtues de blanc (11), ou de quelque saint, de saint Théodore (8, 70), de l'apôtre saint Thomas et d'une foule de martyrs (70).

Ils apparaissent ordinairement dans leur église, mais aussi près de l'entrée (69), ou dans le pourtour (14), ou près de leur piscine (52), ou bien encore dans une maison particulière (9, 29), dans l'église du Tétrapyle d'Alexandrie (36), sur le lac Maréotis (8), etc.

Ils ont des gestes de bénédiction. Saint Cyr, voyant Sophrone prosterné, lui ordonna de se relever, puis il fit par trois fois autour de lui le signe de la croix avec le pouce de la main droite en disant à chaque fois : Béni soit le Seigneur (70). Quelques malades sont guéris par leur simple attouchement (16, 33, 42, 61).

Une femme qui dormait dans l'église les vit en songe parcourant les divers groupes, s'arrêtant auprès de chacun, rendant la santé, prescrivant à l'un de faire ceci, à l'autre de faire cela (62). Souvent en effet, ils prescrivaient quelque

remède : par exemple de faire un onguent avec de l'huile et de la cire qui brûlaient devant leur tombeau (3, 7, 22, 36, 50, 70), ou avec du miel (10) ; ou bien de manger quelque fruit, un citron (4), une figue (5) ; ou bien de boire un mélange de myrte et de vin (25) ; ou bien d'aller à leur fontaine, qui se trouvait dans l'enclos, à quelque distance de l'église, de s'y laver les yeux (2 ; cf. 13, 27) ; ou bien de se baigner dans leur piscine (8, 9, 38, 47, 58, 68) : cette piscine était distincte de la fontaine, car on pouvait y prendre des bains chauds (52) ; elle n'était pas réservée aux seuls malades, mais elle servait aussi aux gens bien portants (9).

Ces prescriptions, et d'autres semblables, avaient pour but d'exciter la confiance dans les âmes. Un médecin raillait les guérisons opérées par les saints, les attribuant, non à l'intervention divine, mais à l'efficacité des remèdes prescrits ; or, il fut bien puni de son incrédulité ; lui-même il devint perclus et resta le dos courbé : les saints lui apparurent la nuit pendant son sommeil et lui déclarèrent que, s'il voulait être guéri, il devait prendre un harnais d'âne sur les épaules et sur le dos, une sonnette au cou, un mors à la bouche, et, suivi d'un enfant, faire le tour extérieur du temple en criant : Je suis un sot ! Comme il hésitait, l'ordre lui fut plusieurs fois réitéré ; enfin, quand il se fut ainsi humilié, la santé lui fut rendue (30). Du reste les saints martyrs n'aimaient pas les interventions médicales dans leur église. Un jour un de leurs malades, cédant à un accès de fureur, s'était fait une blessure très grave ; un des portiers courut chercher un médecin du voisinage ; mais les saints flagellèrent sévèrement ce serviteur trop zélé : « Ne sais-tu pas, lui dirent-ils, que notre demeure est la clinique du monde entier ? ne sais-tu pas que le Christ nous a constitués médecins de tous les fidèles ? pourquoi donc as-tu amené chez nous un médecin qui aurait lui-même besoin de notre secours ? » Et ils le relâchèrent

dûment châtié, lui signifiait avec menaces de ne pas recommencer (67).

La guérison était parfois accordée sans délai (9, 10, 27, 29). Assez souvent elle était retardée (13, 37, 38, 42, 48, 56, 70), sans doute pour que les dispositions intérieures des malades fussent plus parfaites, ou bien encore pour que le miracle eût un plus grand nombre de témoins (41). Certains malades attendaient des semaines, des mois, des années même ; un aveugle attendit huit ans (69). Un lépreux perdit patience et retourna chez lui ; mais, sur les instances des saints, il revint à leur basilique (13). Les moins favorisés n'étaient pas toujours à l'abri de la jalousie. Un malade venait d'être guéri la nuit même qui avait suivi son arrivée ; trois femmes qui étaient présentes se plaignirent aux saints martyrs : « Nous sommes ici depuis un an, » disaient-elles ; et les saints répondirent avec la plus grande douceur : « Ce n'est pas nous qui sommes les maîtres de la santé, c'est le Christ qui en est le pourvoyeur et le distributeur » (42).

Un grand empêchement à la réception de la grâce était le péché d'hérésie. Au sanctuaire des saints Cyr et Jean, on était « catholique », tout comme à Canope ¹, et on détestait les erreurs monophysites. Un riche jeune homme, devenu perclus à la suite de maléfices, appartenait à la secte de Gaïanus et de Théodose ; les saints lui apparurent à plusieurs reprises, lui disant que le Christ ne reconnaît pour ses fidèles ni les Gaïanites ni les Théodosiens, et l'invitant à se rendre, le jour de la Nativité du Seigneur, à l'église Saint-Théonas d'Alexandrie pour y communier avec les catholiques : il obéit, abandonna l'hérésie, et fut guéri de son mal (12). Un nommé Théodore, affilié à la même secte, vint demander la guérison

1. Voir ci-dessus, p. 28-31.

de la goutte; les saints lui proposaient de se joindre à «l'Eglise catholique», et l'emmenaient au photistérion¹ où sont conservés «les saints mystères du Christ»; mais il s'y refusait, disant que c'était contre ses croyances; il demandait seulement de prendre un peu d'huile à leur lampe; et les saints, se plaçant sur le seuil qui précédait les cancels de leur tombeau, lui en interdisaient l'entrée: il n'obtint sa guérison qu'en abjurant ses erreurs (36). Un sous-diacre, partisan de Théodose et de Sévère, était aveugle: il crut voir en songe les saints qui le prenaient par la main, le conduisaient à l'autel et lui donnaient la sainte communion; converti à son réveil, il communia en effet, puis fut guéri; mais, rentré dans son pays, il reprit ses erreurs: les saints lui apparurent de nouveau, et lui donnèrent un soufflet qui le priva une seconde fois de la vue; il revint en hâte faire amende honorable dans la basilique, et, au bout de trois jours, il retrouva l'usage de ses yeux, mais imparfaitement, à cause de son infidélité première (37). L'histoire de Stéphane de Nikiou est presque semblable: il appartenait à la même secte, et il souffrait de la cataracte; les saints le laissèrent d'abord quatre mois sans le visiter; puis ils se montrèrent à lui dans le hiératéion² pendant qu'il était encore dehors, et ils lui firent signe de venir; quand il se fut approché, ils lui présentèrent une eulogie, c'est-à-dire un pain sur lequel était marquée une croix; enfin, ils l'invitèrent à faire la communion catholique: le lendemain, à son réveil, il la fit et fut guéri; une rechute dans l'hérésie amena un retour de son mal, une nouvelle conversion lui valut une seconde guérison (38). Pierre d'Héracléum, qui maudissait le concile de Chalcédoine, ne recouvra

1. Voir ci-dessus, p. 45 et note 3.

2. Voir ci-dessous, p. 52.

la santé qu'après être rentré dans le sein de l'Eglise (39). Le notaire Mennas, qui restait attaché à l'hérésie, fut battu de verges par les saints, qui lui disaient : « Si tu veux demeurer dans notre maison, suis nos prescriptions » ; puis, lui montrant du doigt la sainte table, ils ajoutaient : « Communie à la nourriture que nous prenons » ; il se hâta de communier, et il cessa de souffrir (39).

Les faveurs des saints étaient refusées aux indignes. Un riche Alexandrin, adonné à l'astrologie, était devenu aveugle : toutes ses prières, ses larmes, ses pratiques de dévotion pour recouvrer la vue furent vaines, sans doute parce qu'il gardait au fond de son âme des idées de fatalisme superstitieux (28). Un païen, qui s'était approché indignement des saints mystères dans la basilique, fut aussitôt saisi par le démon, et il mourut trois jours après à Alexandrie (32).

Les martyrs saint Cyr et saint Jean avaient le surnom d'anargyres, les « sans argent ». Saint Cyr soignait gratuitement les infirmes pendant sa vie. Lorsque le patriarche saint Cyrille inaugura son culte et celui de son compagnon, il invita les foules à venir à ces médecins qui guérissaient « vraiment et pour rien » ; le Dieu tout-puissant, ajoutait-il, leur a accordé ce pouvoir en disant : « Guérissez les malades ; ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. » Les malades connaissaient bien ce désintéressement ; non seulement ils n'étaient obligés à aucune dépense (6, 24, 69), mais ils pouvaient compter sur une généreuse hospitalité dans l'église ou dans ses dépendances (67, 69) ; ils avaient un refuge dans le hiératéion (37, 38) ou « lieu sacré », qui sans doute n'était pas fort éloigné.

L'entretien de la basilique, du culte, des ministres, exigeait des frais considérables, et n'avait de ressources que dans la piété et la charité. Des femmes pieuses envoyaient des offrandes (49). Un gazophylacium ou tronc des aumônes

était destiné à recevoir les donations volontaires. Un malade avait offert trois pièces d'or à un médecin, mais les soins de la science n'aboutirent à rien ; alors les saints lui apparurent en songe et lui dirent : « Si tu avais déposé cette même somme dans notre gazophylacium, ne t'aurions-nous pas guéri ? » A son réveil il le fit et fut guéri (40). Un habitant de la Haute Egypte était resté deux ans auprès des saints ; quand il eut obtenu d'eux le rétablissement de sa santé, ils lui apparurent et lui dirent : « Retourne dans ton pays, plante une vigne en notre nom, nous la cultiverons avec toi, nous en ferons avec toi la vendange que nous presserons avec toi ; ayant fait deux parts du vin, tu garderas la tienne, tu nous apporteras ici chaque année la nôtre et tu la distribueras à tes frères malades » ; c'est ce qu'il fit tout le reste de sa vie (48). Les plus fortunés, pour remercier les saints des grâces obtenues, leur laissaient parfois de nombreux et riches présents (29).

Un moyen touchant de diminuer les dépenses était de s'aider les uns les autres. Quand le jeune Ammonius eut été guéri, les saints lui ordonnèrent de porter aux autres malades de l'eau à boire (1). Les convalescents cherchaient à rendre des services : on les désignait sous le nom de philopones (35), et ce nom semble indiquer qu'ils formaient une sorte de confrérie semblable à celle d'Alexandrie ¹.

Plusieurs, sur la demande des saints, ou par sentiment de reconnaissance, finissaient leur vie dans le sanctuaire (11, 36, 37, 40, 46). Un enfant fut élevé, comme un autre Samuel, près de l'autel : il franchit tous les degrés de la cléricature et devint prêtre (51).

Quelques-uns avaient à cœur de laisser un souvenir de leur guérison (47). Lorsque le Romain Jean, après avoir

1. Voir J. FAIVRE, art. « Alexandrie », dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. II, col. 349.

attendu huit ans hors de l'église, eut recouvré la vue, il se leva aussitôt de son lit (c'était en pleine nuit) et, prenant un pot de couleur rouge éclatante comme la flamme, il écrivit sur la paroi qui précède la porte du temple, là où il était demeuré si longtemps : « Moi, Jean, natif de la grande Rome, aveugle depuis huit ans, j'ai recouvré ici la vue par la puissance des saints Cyr et Jean » (69). Un autre ex-voto touchant, c'est celui de l'ex-préfet Némésion, qui n'avait pas été exaucé, mais qui avait été pour un autre l'instrument d'un miracle : il fit orner de marbres une partie de la paroi proche du tombeau des saints ; il y fit peindre le Christ, le Précurseur Jean-Baptiste, le martyr saint Cyr, et lui-même proclamant sa reconnaissance (28).

Mais le plus beau monument, et le plus durable, ce fut l'œuvre de Sophrone, le récit de soixante-dix miracles, qui perpétue la gloire des saints martyrs Cyr et Jean.

Au temps où Sophrone écrivait, saint Jean l'Aumônier occupait le siège patriarcal d'Alexandrie ; le charitable pontife aimait le sanctuaire où tant de misères étaient soulagées et il s'y rendait en pèlerinage. — C'est à l'occasion d'un voyage auprès des saints Cyr et Jean que son biographe, Léonce de Néapolis, apprit à connaître ses vertus. — En ce temps-là encore, un pauvre moine syrien se présentait à la basilique : au moment où il allait partir de Gaza, il avait été rejoint par une jeune fille juive qui désirait ardemment devenir chrétienne ; il la prit avec lui, et, quand ils furent arrivés, il la fit instruire et la baptisa ; puis il se mit à mendier dans la ville d'Alexandrie pour réunir quelques ressources et la faire admettre dans un monastère de religieuses ¹.

Les temps mauvais ne tardèrent pas à venir. Les Perses païens avaient envahi l'Egypte ² ; et, pour s'emparer d'Alexan-

1. LÉONCE DE NÉAPOLIS, *Vie de saint Jean l'Aumônier*, 1, 23, 30.

2. La date n'est pas certaine : on hésite entre 616 et 619.

drie, ils avaient tourné par l'occident, saccageant les monastères sur leur passage: «Tous les moines, dit l'historien des patriarches, furent passés au fil de l'épée, excepté un petit nombre d'entre eux qui parvinrent à se cacher »; cependant les conquérants ne détruisirent ni le monastère de Canope, ni par conséquent le sanctuaire des saints Cyr et Jean, qui étaient situés à l'orient de la ville ¹.

Les Arabes ayant pénétré à leur tour en Egypte, vers 640, le christianisme eut grandement à souffrir; mais on ignore les détails. Un évêque égyptien du IX^e siècle a laissé sur cette époque un renseignement qu'on aura peine à croire: «Lorsque, dit-il, les Arabes se furent rendus maîtres de l'Egypte, de ses provinces, ainsi que de la ville d'Alexandrie et de tous les pays voisins, les fidèles, réduits au rang de sujets, ne purent plus s'entr'aider pour construire de nouveaux temples; peu à peu les anciens édifices sacrés tombèrent en ruines, et l'église de l'apôtre saint Marc, qui se voyait à Alexandrie, finit à son tour par se trouver délabrée. C'est alors qu'après un long espace de temps le patriarche se décida à faire retirer le corps sacré du saint apôtre du milieu des décombres de cette basilique. On prit donc respectueusement et avec la plus grande vénération son chef sacré, lequel fut transféré dans le temple des vénérables martyrs Aboukyr et Jean, dans la banlieue d'Alexandrie, ce qui eut lieu le 30^e jour de bâbéh (= 27 octobre). A l'occasion de cette translation, il fut établi une autre grande fête qui se célébrait annuellement au jour en question ². » Tout cela est bien invraisemblable: la basilique

1. SÈVÈRE D'ASHMOUNEIN, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, édit. par R. Evetts, dans la *Patrologie orientale*, t. I, fasc. 4, p. 485 [221] et 487 [223].

2. SÈVÈRE DE NESTÉRAWEH, *Homélie sur saint Marc*, édit. et trad. par l'abbé Bargès (Paris, 1877), p. 61-62; cf. p. 2 et p. 37.

des saints Cyr et Jean était sans doute aussi délabrée que celle de saint Marc, et le corps entier de l'évangéliste dut reposer dans sa chapelle jusqu'au IX^e siècle, époque où il fut transporté à Venise.

Les reliques des saints Cyr et Jean furent enlevées, elles aussi, à une date qu'il n'est pas facile de fixer ; elles passèrent par Constantinople et arrivèrent à Rome ¹.

Quant à l'église des saints martyrs, elle a complètement disparu. Ses pierres ont été sans doute dispersées ou réduites en poussière ; quelques-unes peut-être sont encore ensevelies sous les sables, comme l'ont été autrefois celles du sanctuaire d'Isis à Ménouthis.

1. Voir P. SINTHERN, *Der römische Abbacyrus in Geschichte, Legende und Kunst*, dans *Römische Quartalschrift*, 1908, Heft 3-4, p. 198-239 ; L. DUCHESNE, *Le sanctuaire d'Aboukir*, dans le *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, n° 12, 1910, nouvelle série, t. III, 1^{er} fasc. p. 3-14 ; G. PREVETE, *Martirio, tombe, miracoli dei santi Ciro e Giovanni* (Napoli, 1916). — Ces reliques ont-elles été transportées de Rome à Naples ? Voir PREVETE.

ABOUKIR

ABOUKIR

Du moyen âge au XVIII^e siècle.

Le village actuel d'Aboukir n'est pas loin de l'emplacement occupé par l'ancienne Ménouthis (il est probablement un peu plus au nord). Par son nom, il rappelle la dévotion dont saint Cyr y avait été longtemps l'objet : les fidèles, se souvenant qu'il avait été moine ¹, disaient le « Père » Cyr ou Kyr, Apa Kyr, Abba Kyr, Abou Kyr ; et cette dernière forme est restée en usage ².

Le village traversa de longs siècles sans être mêlé à l'histoire. On sait seulement qu'il fut attaqué, en mai 1363, par trois galères chrétiennes ³. S'il ne fut pas complètement oublié, c'est qu'il était situé entre Alexandrie et Rosette : les voyageurs qui prenaient la route de terre entre ces deux villes,

1. Voir ci-dessus, p. 24.

2. « Il ne faut pas objecter qu'il y avait deux saints et que le nom de Jean n'a pas laissé trace dans celui d'Abou-Kyr. Quand deux saints vont ensemble, et qu'une simplification s'impose, comme c'est le cas pour les noms de lieu, c'est toujours le premier qui prévaut ; l'autre est sacrifié. » L. DUCHESNE, *Le sanctuaire d'Aboukir*, dans le *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, n° 12, nouv. série, t. III, fasc. 1, p. 10, note 2. — Ce nom d'Aboukir, mal prononcé ou mal transcrit, a subi de nombreuses altérations à travers lesquelles il est facile de reconnaître la forme primitive : on disait Bouker, Buccharis, Bocchir, Bokkier, Bikkir, Bikiere, Biquiers, Bechieri, Béquier, etc.

3. Voir N. JORGA, *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle*, p. 276, note 1, d'après un Anonyme arabe.

ou même la route de mer, avaient quelquefois un souvenir pour ses splendeurs passées en jetant un regard sur son délabrement présent.

La route de mer était plus rapide, mais plus dangereuse : on avait à craindre les récifs de la côte, et surtout les bancs de sable qui obstruaient l'embouchure du Nil près de Rosette, ou les sautes de vent qui s'y faisaient fréquemment sentir. « D'ailleurs, ajoute Bruce, personne ne se soucie de voyager avec des navigateurs égyptiens, toutes les fois qu'il est possible de s'en dispenser ¹. » Les voyageurs s'aventuraient donc rarement par cette voie ; ils y expédiaient quelquefois leurs bagages, mais ils préféraient prendre la voie de terre, au cours de laquelle, entre autres avantages, quelques-uns trouvaient plus de facilités pour faire d'intéressantes observations ².

Cette route n'était pas elle-même sans difficultés ni sans dangers. Les sables étaient pénibles à la marche ; de plus, le pays était infesté par des pillards nomades qui rançonnaient les étrangers, et il était prudent de n'avancer que par caravanes ; parfois les Européens portaient des armes, bien qu'ils fussent pour la plupart déterminés à ne pas s'en servir ³. « Il y avait à la vérité des gardes préposés à la sûreté du chemin ; ils devaient avertir, dans les deux villes, dès qu'ils apercevaient quelque troupe suspecte ; alors, les voyages étaient interrompus jusqu'à ce que l'on publiât que la route était libre ; mais les courses des Bédouins voleurs (et, selon les circonstances, ils le sont tous) sont si promptes, ils arrivent avec tant de rapidité, de cantons d'où l'on ne s'attend pas à voir sortir des hommes,

1. J. BRUCE, *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, trad. par Castéra, Paris, 1790, in 4^o, t. I, p. 18.

2. BROWNE, *Travels in Africa, Egypt and Syria*, London, 1806 2nd edit., p. 32.

3. J. BRUCE, *ibid.*, p. 19.

qu'une action de brigandage est le premier signal de leur présence, et qu'il n'est pas rare que les voyageurs en soient les victimes ¹. »

Le chemin était barré par un lac salé. La branche canopique du Nil avait disparu ²; et la plaine qu'elle traversait, mal protégée contre les flots par une digue mal entretenue, se trouva peu à peu exposée aux envahissements des flots. A deux lieues d'Aboukir vers l'est, une coupure de la digue mettait le lac en communication avec la mer ³: on appelait cette coupure Madié, c'est-à-dire passage, et ce nom fut donné au lac tout entier. Belon, vers le milieu du XVI^e siècle, put y passer à gué ⁴; mais d'ordinaire on devait prendre une embarcation; aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est un bac qui faisait le trajet avec une grosse corde attachée à chaque rive ⁵.

Même quand le lac eut pris plus d'étendue, par exemple au XVIII^e siècle, il n'eut jamais beaucoup de profondeur: on pouvait le traverser à cheval; mais quand la mer soulevée par la tempête en augmentait le volume ou quand le Nil débordé y versait une partie de ses eaux, on le traversait

1. SONNINI, *Voyage dans la Haute et Basse Egypte*, Paris, an VII, t. I, p. 224.

2. Voir ci-dessus, p. 19, note 6.

3. Parce que cet endroit était un peu plus profond que les alentours, la plupart des voyageurs plaçaient là l'embouchure de l'ancienne branche canopique, et non loin de là l'ancienne bourgade d'Héracléium; mais on sait qu'Héracléium, qui était voisin de l'embouchure canopique, n'était qu'à deux milles de Ménouthis. Voir SOPHRONE, *Miracles des saints Cyr et Jean*, 39, 43.

4. BELON, *Les Observations de plusieurs singularités*, etc., Paris, 1554, f^o 98.

5. THÉVENOT, *Voyages au Levant*, Amsterdam, 1727, 3^e édit., t. II, p. 396; Chevalier d'ARVIEUX, *Mémoires contenant ses voyages*, Paris, 1735, t. I, p. 214.

péniblement en barque ¹. On suivait le plus souvent la digue elle-même, entre la mer et le lac. Par gros temps, il arrivait que la digue se rompît ; et alors le passage était fort dangereux. Paul Lucas en fit l'expérience en 1716 ; il avait quitté Rosette après une très forte tempête et il se dirigeait vers Alexandrie ; « Nous arrivâmes au Bequier (Aboukir), dit-il, où l'on trouve des digues sur lesquelles on est obligé de passer ; mais les vagues de la mer en avaient rompu une dans la dernière tempête, et l'eau entraînait comme un torrent dans les terres qui sont plus basses en cet endroit que la mer. Mes guides m'assurèrent que l'eau n'étant pas profonde nous pourrions y passer sur nos mules, et je puis dire ici que je n'ai jamais couru de plus grand danger de ma vie. Dès que je fus au milieu du torrent, ma mule, ne pouvant plus avancer, s'arrêta tout court, et je fus obligé de descendre tout botté dans l'eau, aussi bien que mes conducteurs, et de tenir ma mule par la queue : je n'eus de l'eau d'abord que jusqu'à la ceinture ; mais un moment après j'en eus jusqu'au-dessus de l'estomac ; et le courant était si rapide que je ne doutai pas un moment que je n'allasse périr. Par bonheur que la présence d'esprit ni les forces ne me manquèrent point, et je traversai ce trajet, qui avait une bonne portée de mousquet de large, et j'arrivai de l'autre côté, où je fus obligé de remonter ma mule, tout trempé que j'étais, et d'aller ainsi à Alexandrie ². »

Le voyage d'Alexandrie à Rosette ne demandait pas plus d'un jour. On pouvait s'arrêter au passage de Madié, sur la rive orientale, dans un abri ou khan réservé aux voyageurs. Mais on ne s'arrêtait guère à Aboukir, qui était un peu en dehors de la route, et qui n'offrait aucune ressource. Le cordelier Jean

1. SONNINI, *Op. cit.*, t. I, p. 225.

2. PAUL LUCAS, *Voyage fait en 1714, etc.*, Amsterdam, 1744, t. II, p. 20-22.

Thenaud y fit en mars 1512 une halte dont il ne se louait que médiocrement : « Soubz les beaulx palmiers, près un lieu nommé Bouquers, prismes place pour passer la nuict, où fusmes moult persecutez tant de mouchillons dont l'air estoyt plain que de poulz de Pharaon dont le sable estoyt couvert ¹. » Trois semaines plus tard, l'ambassadeur de Venise Domenico Trevisan, avec ses gens, y fut retenu plusieurs jours par des vents contraires ; et son historien résume en quelques mots ses impressions : « Bechieri est un lieu inhabité, sur la terre ferme ; le sol est sablonneux, et il s'y trouve une grande quantité de dattiers. Sur une pointe de terre s'élève une tour qui n'est gardée par personne. On voit trois ou quatre maisons loin du port et dans la direction d'Alexandrie ². »

Vers le milieu du XVII^e siècle, le Marseillais Bremond visitait le château-fort. « Le château de Bocchir, que nous appelons Biquiers, est assis à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance un peu en mer ; il est carré : à chaque angle il y a une tour munie de petites pièces de canon, et il y a au milieu un donjon avec un petit fanal au sommet. Ce château est comme une île ; un bras d'eau de mer passe du côté de la terre par un fossé large de deux pas, au-dessus duquel est un pont de bois, qui se joint à un pont de maçonnerie fait sur terre du côté de la mer et tout entouré de récifs. Il n'y a pas d'autre eau à boire que celle d'une citerne ou puits assez loin du château... Ce château est gouverné par un « Muteferaca » qui a là-dedans sous son commandement beaucoup de soldats, mais qui est mal pourvu d'artillerie ; les corsaires parvenaient autrefois à y prendre les « saïques »,

1. JEAN THENAUD, *Voyage d'outremer*, publié et annoté par Ch. Schefer, Paris, 1884, p. 28.

2. ZACCARIA PAGANI, *Voyage de Domenico Trevisan*, publié et annoté par Ch. Schefer à la suite du *Voyage de Jean Thenaud*, p. 170.

mais depuis que les vaisseaux français s'y arrêtent, ils n'osent plus le faire, par crainte de rompre les relations de commerce, ceci leur étant défendu par les statuts de nos princes... A côté de ce château sont une vingtaine de maisons, et autant un peu plus loin. En face est un îlot où les vaisseaux français s'arrêtent et prennent port ; mais il leur faut de bonnes ancrs et de bons câbles, autrement ils seraient exposés aux caprices de la fortune ¹. »

En 1777, Sonnini visitait ce fort, et le trouvait à peu près dans le même état : « Il est entouré du côté de la terre, dit-il, par un fossé que l'eau de mer remplit. Il y a un fanal que l'on éclairait si mal qu'on ne l'apercevait qu'à une petite distance. Quelques pièces de canon de petit calibre défendaient le fort ; mais elles n'empêchèrent pas les Russes d'enlever des « djerms » jusques sous les batteries ². » Aboukir, dit ailleurs le même auteur, « n'est plus qu'un village, avec un château bâti sur la pointe d'un cap, qui s'avance assez loin en mer. Quelques écueils, détachés en avant du cap, enferment dans la grande baie que la côte forme en cet endroit un petit port où les vaisseaux sont en sûreté, au pied même du château, et en avant duquel il y a une bonne rade. C'était la relâche ordinaire des frégates de France en croisière dans ces parages. Il était également fréquenté par les vaisseaux de commerce, que le mauvais temps obligeait de fuir le port neuf et si dangereux d'Alexandrie, ainsi que par les « djerms » du pays, lorsqu'elles ne pouvaient gagner Alexandrie, ou franchir le « boghas » du Nil à l'embouchure de la branche de Rosette ³. »

1. G. BREMOND, *Viaggi fatti nell'Egitto*, etc., Roma, 1679, p. 33-34.

2. SONNINI, *Op. cit.*, t. I, p. 396. — Les « djerms » sont de grosses embarcations du pays.

3. SONNINI, t. I, p. 385. — Le « boghas » est la barre de bancs de sable qui obstrue l'embouchure du Nil.

Dès 1706, la France avait compris le parti qu'on pouvait tirer de cette situation, toute imparfaite qu'elle fût. On établit un drogman à poste fixe, modeste agent sans doute, mais qui pouvait rendre d'excellents services. Le texte de cette institution était ainsi conçu : « Comme divers bâtiments français chargent depuis quelques années à la rade des Béquiers (Aboukir), et qu'il est bon d'entretenir cet usage, qui étend la liberté des chargements et pourra dans la suite servir à la nation si elle était obligée d'abandonner Alexandrie, dont le port se comble d'un jour à l'autre : nous ordonnons, pour épargner diverses allées et venues d'exprès d'Alexandrie aux Béquiers, qui coûtaient beaucoup à la nation, et aussi afin d'avoir un sujet attentif à tout ce qui s'y embarque, qu'il y sera établi un drogman juif, à quatre medins de gage par jour pour toutes choses, lesquels seront passés dans les comptes d'Alexandrie. » Cette charge fut supprimée en 1777 ; mais, sur les réclamations des négociants d'Alexandrie, elle fut rétablie peu après ¹.

Aboukir resta pauvre, presque misérable, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. L'explorateur Olivier, qui y passa deux jours en 1795, écrivait : « Le village a fort peu d'étendue ; on n'y compte pas aujourd'hui cent Arabes, dont l'air de misère et de mélancolie répond bien mal à l'idée que les Anciens nous ont donnée du luxe et de la gaité des habitants de Canope ². »

Et tout d'un coup le nom d'Aboukir devint fameux dans le monde entier par deux batailles qui s'y livrèrent, l'une sur mer, l'autre sur terre.

1. SONNINI, t. I, p. 386-388.

2. G. A. OLIVIER, *Voyage dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse*, Paris, an XII, t. III, p. 81.

Combat naval du 1^{er} août 1798¹.

Le 1^{er} juillet 1798, dans la soirée, une flotte française de près de trois cents voiles, commandée par l'amiral Brueys, parut au large devant Alexandrie. Les habitants crurent d'abord qu'elle irait mouiller dans la rade d'Aboukir : il n'en fut rien, elle s'arrêta devant l'anse du Marabout. Cinq mille hommes débarquèrent pendant la nuit : le lendemain, à six heures du matin, ils étaient en vue de la colonne Pompée ; à midi, Bonaparte, chef de l'expédition d'Orient, entra dans la ville et descendait à la maison du consul de France ; dans la soirée, le convoi entra au Port-Vieux (ou port de l'ouest) et la nuit se passa à débarquer les chevaux, les bagages et le matériel.

Cependant, les pilotes du pays s'étant déclarés incapables de faire entrer dans le port les vaisseaux de 74 canons et au-dessus, l'amiral continuait à tenir la mer. Il écrivait ce même jour du 2 juillet : « Je ne vois pas jusqu'à présent d'autre endroit pour l'escadre que le mouillage d'Aboukir, qui assure au moins un abri contre les vents d'été, dont le fond est très bon, et où je pourrais, à ce que je pense, prendre une position militaire qui me mettrait à même de résister à l'attaque de l'ennemi. » Bonaparte eût voulu voir la flotte toute entière abritée dans le port d'Alexandrie ; mais Brueys lui répondait en date du 6 juillet : « Je n'ai rien négligé pour trouver un passage qui pût permettre aux vaisseaux de ligne d'entrer dans le Port-Vieux. C'est un travail qui demande beaucoup de temps et de soins. La perte d'un vaisseau est trop considérable pour donner quelque chose au hasard, et

1. On trouvera la plupart des documents de cette histoire dans C. DE LA JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Egypte*, t. II.

jusqu'à présent il paraît qu'on ne peut entreprendre cette manœuvre sans courir les plus grands dangers. » Du reste il lui déplaisait, en s'enfermant, de perdre la liberté de ses mouvements. Il disait qu'il n'était pas comme les fiacres ; que, lorsqu'il avait voituré son monde, il ne voulait pas rentrer sous la remise ; qu'il voulait tenir la mer, et qu'il se battrait si les Anglais paraissaient. Il écrivait encore à Bonaparte, le 7 juillet, à 2 heures après minuit : « Je vous remercie de la précaution que vous avez prise de m'envoyer à Aboukir des officiers de génie et d'artillerie. Je me concerterai avec eux aussitôt après avoir mouillé ; et, si nous sommes assez heureux pour trouver à terre une position qui puisse protéger les deux têtes de ma ligne, je me regarde comme inexpugnable du moins pendant tout l'été et même l'automne ; je serai alors d'autant plus satisfait que je pourrai appareiller quand bon me semblera pour combattre l'ennemi et me porter partout où je pourrai vous être utile. » Il partit donc et atteignit Aboukir le 7 juillet dans la soirée.

Une commission avait été nommée pour sonder les passes d'Alexandrie. Son rapport, terminé le 13 juillet, concluait que l'escadre pouvait entrer sans crainte. Le même jour, Brueys écrivait d'Aboukir à Bonaparte : « Je m'occupe de faire prendre à l'escadre une position formidable dans le cas où je serais forcé de combattre à l'ancre... Nos sondeurs au Port-Vieux espèrent avoir trouvé une passe ; si cela est, nos vaisseaux pourraient entrer avec un vent favorable et une belle mer, mais il y aura toujours la sortie qui sera pénible et dangereuse. »

Le général en chef ne partageait pas la confiance de l'amiral à l'égard du mouillage d'Aboukir ; dans sa pensée, ce ne devait être qu'un refuge provisoire. Quand il apprit, le 30 juillet, que Brueys s'y trouvait encore, il lui envoya aussitôt du Caire, par un aide de camp, l'ordre de faire entrer l'escadre dans le Port-Vieux ou de l'emmener à Corfou ; l'aide de

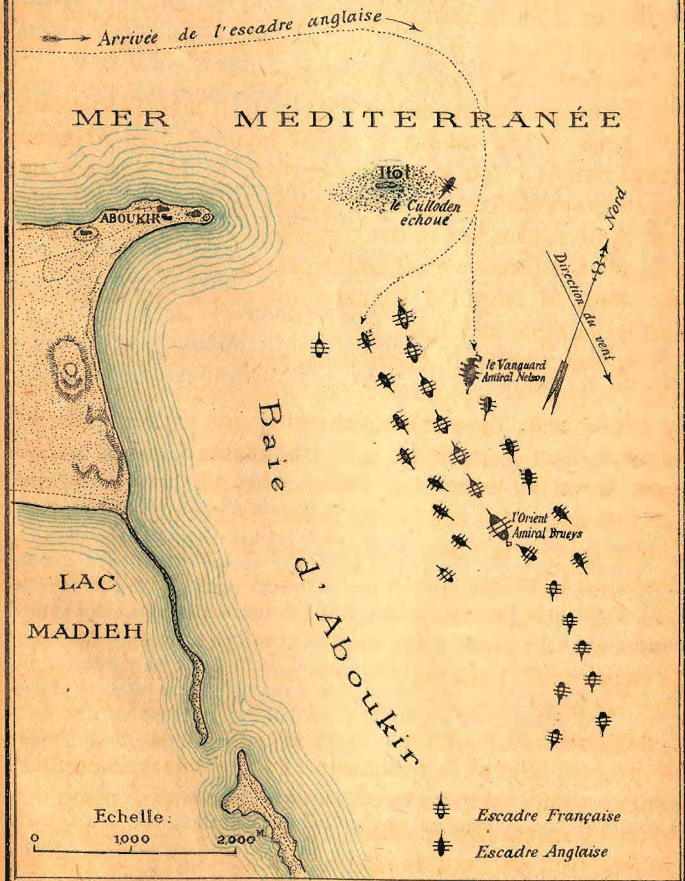
camp fut massacré par les Arabes en descendant le Nil ; du reste, il ne serait pas arrivé à temps, car Nelson était tout proche d'Aboukir.

L'Angleterre s'était grandement émue de l'expédition de Bonaparte en Orient. Depuis deux mois, l'amiral Nelson parcourait la Méditerranée et cherchait la flotte française sans pouvoir la trouver ; il la découvrit enfin le 1^{er} août. Il avait 14 vaisseaux, 1.012 canons, 8.068 hommes.

Brueys gardait sa position d'Aboukir. Il avait 13 vaisseaux, 4 frégates, 1.182 canons et 8.000 hommes : ses vaisseaux étaient rangés à trois kilomètres environ de la côte, sur une seule ligne renforcée par les frégates ; la tête de cette ligne s'appuyait sur un îlot où deux mortiers avaient été installés, mais cette protection était inutile, car le vaisseau de tête était trop loin, et laissait à l'ennemi un espace suffisant pour doubler la ligne française.

A 2 heures du soir, douze voiles anglaises furent signalées : elles s'avançaient rapidement, poussées par un bon vent frais du nord-ouest ; deux autres vaisseaux, qui s'étaient attardés, devaient bientôt rejoindre. On crut d'abord que la bataille serait remise au lendemain, mais à 5 heures il devint évident que l'attaque aurait lieu le soir même. Brueys n'était pas d'avis de combattre à la voile, son idée depuis longtemps était de combattre à l'ancre et il en fit le signal. Le plan de Nelson était de diriger ses efforts sur une partie seulement de la ligne ennemie : « Je savais bien, disait-il quelques mois plus tard, qu'en attaquant l'avant-garde et le centre de l'armée française, avec une brise qui soufflait dans la direction même de sa ligne d'emboisement, je pourrais à mon gré concentrer mes forces sur un petit nombre des vaisseaux ; aussi avons-nous constamment combattu avec des forces supérieures. » Une manœuvre hardie lui assura dès le début un avantage considérable : le *Goliath*, son vaisseau de tête, contourna l'îlot et se présenta

COMBAT NAVAL D'ABOUKIR

1^{er} Août 1798

entre la ligne française et la côte¹ ; il fut suivi spontanément par plusieurs vaisseaux qui prirent une position semblable ; en même temps le *Vanguard*, monté par Nelson, et le reste de l'escadre anglaise s'engageaient de l'autre côté de la ligne française qui se trouva ainsi entre deux feux. Le *Culloden*, rasant l'îlot de trop près, échoua sur les bas-fonds et ne put prendre part à l'action².

Vers 6 h. du soir³, la canonnade commença. A 6 h. $\frac{1}{2}$, elle était devenue générale sur toute la portion de la ligne française qui avait à supporter l'attaque.

A 7 h., l'amiral Brueys fut blessé à la tête et à la main : il se contenta d'essuyer avec son mouchoir le sang qui coulait. A 7 h. $\frac{1}{2}$, un boulet l'atteignit au milieu du corps : il refusa de se laisser descendre à l'ambulance, déclarant qu'il voulait mourir sur le pont ; un quart d'heure après il expira.

Vers 8 h., le contre-amiral Blanquet du Chayla, qui montait le *Franklin*, fut grièvement atteint à la tête ; et le chef de division Dupetit-Thouars, qui commandait le *Tonnant*,

1. Beaucoup d'historiens, même anglais, font honneur de cette manœuvre, non pas à Nelson, mais au capitaine Foley, commandant du *Goliath*, qui en prit l'initiative.

2. « La plupart des relations françaises portent que le *Culloden*, marchant en tête de l'escadre anglaise, échoua sur des récifs voisins de l'îlot d'Aboukir ; cet accident l'aurait fait servir comme de balise aux vaisseaux qui le suivaient pour éviter ce passage dangereux. En réalité, le *Culloden* marchait un peu en arrière et au vent de la flotte... Dans son impatience de prendre part au combat, le capitaine Troubridge vint donner sur les récifs, et ce fut seulement aux bâtiments arriérés qu'il put servir de balise. Secouru par le brick la *Mutine*, le *Culloden* ne put être remis à flot que le lendemain. » C. DE LA JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Égypte*, t. II, p. 396, note 1.

3. Il est impossible de donner à l'horaire de la bataille une précision rigoureuse : les récits des témoins varient facilement d'une demi-heure et parfois davantage.

fut deux fois blessé ; on raconte qu'ayant eu les deux jambes emportées, et voulant conserver son commandement, il se fit placer dans un baquet de son sur la proue ; avant de mourir, il fit jurer à ses compagnons de ne jamais amener leur pavillon et de couler plutôt que de se rendre.

A 9 h. $\frac{1}{2}$, l'incendie se déclara sur le vaisseau amiral l'*Orient* et fit d'effrayants progrès ; on essaya de noyer les poudres, mais inutilement : alors il fut décidé qu'on abandonnerait le vaisseau, et que chacun chercherait son salut dans la mer. Le capitaine Casabianca, douloureusement blessé à la tête, aperçut son fils, âgé seulement de dix ans, qui n'avait pas voulu se séparer de lui : il l'attacha sur un mât de hune qui flottait, mais l'enfant fut englouti par l'explosion, et le père sauta en même temps, tenant en main le grand pavillon national. Cette explosion, qui eut lieu à 10 h. $\frac{1}{4}$, fut terrible : les canons se turent de part et d'autre, et laissèrent planer pendant plus d'un quart d'heure un horrible silence sur les combattants frappés de stupeur et d'épouvante.

La bataille recommença ensuite, tantôt avec fureur, tantôt avec une sorte de lassitude.

A 8 h. du matin, le 2 août, huit cents hommes de renfort arrivèrent d'Alexandrie sur des embarcations. C'était trop tard.

A midi, l'amiral Villeneuve, comprenant que tout était fini, s'éloigna vers le large. Il commandait l'arrière-garde française, et il n'intervint, pendant les dix-huit heures du combat, que par quelques coups de canon. Si, en se repliant sur la ligne de bataille, il s'était porté au secours de l'avant-garde, il aurait pris lui-même les Anglais entre deux feux, et son action aurait pu faire tourner les chances : il s'excusa plus tard en disant qu'il n'avait pas reçu d'ordres, et qu'au surplus la manœuvre de repliement n'était pas possible. Il ne manquait ni de courage ni d'expérience ; mais l'initiative et l'audace l'auraient mieux servi ce jour-là.

Après le départ de Villeneuve, le *Tonnant* et le *Timoléon* conservèrent leur pavillon pendant toute la journée du 2 août sans que l'ennemi vînt les attaquer ; ce fut seulement le lendemain que le *Tonnant* se rendit, et que le *Timoléon*, échoué sur la côte, fut brûlé par son propre équipage.

Dès le 2 août à midi, Nelson était complètement victorieux et il adressa cet ordre du jour à son escadre : « Le Dieu tout-puissant ayant béni les armes de Sa Majesté et leur ayant accordé la victoire, l'amiral a l'intention de lui en rendre de publiques actions de grâces aujourd'hui même à deux heures, et il recommande à tous les vaisseaux d'en faire autant dès qu'ils le pourront sans inconvénients. »

En définitive, l'escadre française était presque anéantie : 2 vaisseaux et 2 frégates étaient coulés ou brûlés, 9 vaisseaux étaient capturés ; seuls, les 2 vaisseaux et les 2 frégates emmenés par Villeneuve échappèrent au désastre ; 1.700 hommes furent tués ou noyés, et 1.500 blessés ; 3.000 furent faits prisonniers, mais ils furent rendus presque tous peu de jours après par les Anglais qui éprouvaient trop de difficultés à les garder et à les nourrir. — De leur côté, les Anglais avaient payé cher leur victoire : 9 de leurs vaisseaux avaient perdu leur mâture ; 2 autres étaient très endommagés ; ils comptaient 218 morts et 677 blessés ; Nelson lui-même, au cours de l'action, avait reçu à la tête une blessure qu'il crut d'abord mortelle.

Le 3 août, Nelson adressait à son chef, l'amiral Jervis de Saint-Vincent, une dépêche datée « du *Vanguard*, à la bouche du Nil ». « Le Dieu tout-puissant, disait-il, a béni les armes de Sa Majesté dans la dernière bataille par une grande victoire remportée sur la flotte ennemie que j'ai attaquée le 1^{er} août au coucher du soleil près de l'embouchure du Nil. » En conséquence, le nom de « bataille du Nil » fut adopté en Angleterre pendant quelque temps ; le nom de « bataille d'Aboukir » a l'avantage d'être géographiquement plus exact.

Les Français de l'expédition d'Egypte comprirent que la Méditerranée appartenait désormais à l'Angleterre et que les communications avec la France seraient très difficiles. Bonaparte apprit la nouvelle le 13 août seulement, à Salheyeh; il fit peser lourdement la responsabilité de ce désastre sur Brueys; du moins il s'inclina respectueusement devant son héroïsme : « Si dans ce funeste événement, dit-il, il a fait des fautes, il les a expiées par une mort glorieuse. » On n'a pas manqué, à ce propos, d'attribuer au général en chef quelques mots destinés à devenir historiques : « Nous n'avons plus de vaisseaux; eh bien, il faut rester dans ces contrées, ou en sortir grands comme les Anciens. » C'est trop de littérature. Selon d'autres, il écrivit à Kléber : « Général, voilà un événement qui va nous forcer à faire de plus grandes choses que nous ne comptions, tenons-nous prêts. » C'est ce qu'il fallait en effet, un appel au courage et à l'espérance.

Kléber, qui commandait la province, se mit aussitôt en devoir de fortifier Alexandrie et Aboukir en prévision d'une descente possible des Anglais. Mais Nelson était préoccupé avant tout de réparer les avaries de son escadre, et de la mettre en état de reprendre la haute mer : il resta encore près de trois semaines dans la baie d'Aboukir; peu à peu il fit partir ses vaisseaux dans différentes directions, et il s'éloigna lui-même le 19 août du côté de Naples, laissant quelques bâtiments pour surveiller les côtes d'Egypte.

Bataille du 25 juillet 1799¹.

La Turquie, conseillée par l'Angleterre, avait déclaré la guerre à la France (4 septembre 1798), et formait deux armées, l'une à Rhodes, l'autre en Syrie. Bonaparte conçut alors le

1. Voir C. DE LA JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Egypte*, t. V.

projet de prendre l'offensive et de refouler les Turcs jusqu'à Constantinople : il entra donc en Syrie (17 février 1799), mais il fut arrêté devant Saint-Jean d'Acre, et, après deux mois de siège, il dut renoncer à s'en emparer. Il rentra en Egypte et arriva au Caire le 14 juin.

Le commodore anglais Sidney Smith, qui avait grandement contribué à faire lever le siège de Saint-Jean d'Acre, pensa que le moment était venu de faire une tentative contre l'Egypte : il y avait à Rhodes une armée de 20.000 hommes, commandée par Hussein Mustapha, pacha à trois queues ¹. Malgré bien des objections, l'entreprise fut décidée.

Le matin du 11 juillet, une flotte turque de soixante-dix voiles passa en vue d'Alexandrie, longea la côte et se dirigea vers Aboukir ; le soir, d'autres bâtiments prenaient le même chemin. La petite place n'était malheureusement pas en état de se défendre. Il avait été question, en février, de raser le village et d'en utiliser les matériaux pour exécuter divers travaux près du fort qui terminait la presqu'île. Mais le général Marmont, qui commandait la province, préféra garder les maisons pour servir de cantonnement aux troupes ; il se contenta de faire élever une redoute sur un mamelon entre le village et le faubourg : encore cet ouvrage n'était-il pas complet.

Les Turcs débarquèrent sans difficulté le 14 juillet, occupèrent le mont du Puits qui domine la rade à l'est, et le mont du Cheikh qui domine la haute mer au nord ; puis ils se tournèrent contre les ouvrages de la redoute.

Le 15 juillet, à 2 h. du matin, Marmont quittait Alexandrie avec 1.100 hommes pour porter secours ; mais, après une

1. Les pachas turcs avaient le droit de faire porter devant eux, à la guerre, une, deux ou trois queues de cheval flottant au bout d'une lance ; on distinguait ainsi des pachas à une, deux ou trois queues, et ces derniers occupaient les plus hauts postes dans l'empire ottoman.

marche d'une lieue et demie, il reçut une lettre du commandant d'Aboukir l'informant que l'armée turque avait entièrement débarqué : sentant qu'il n'était pas en force, il rebroussa chemin. Le même jour, de grand matin, les Turcs attaquèrent les défenses d'Aboukir. Le chef de bataillon Godard disposait de 300 hommes seulement : il en plaça 35 dans le fort, et, suivant un ordre laissé par Marmont, il resta dans la redoute avec les autres ; il n'avait à sa disposition que quatre ou cinq canons pour la défendre. Les ennemis arrivaient en rangs serrés ; ils furent bientôt 10.000. Godard résista héroïquement toute la journée ; mais, vers 4 h. du soir, le caisson des poudres ayant fait explosion, les munitions manquèrent, et la petite garnison, incapable de tenir plus longtemps, fut débordée et massacrée.

Le fort, accablé sous le feu des batteries du côté de la terre et sous le feu des canonnières du côté de la mer, capitula le 17 juillet à midi ¹.

Mustapha-pacha, maître de la presqu'île, compléta en toute sécurité le débarquement de son matériel et l'organisation de ses troupes. On pensait qu'il marcherait sur Alexandrie ou sur quelque autre point de l'Égypte ; mais n'ayant pas de cavalerie, et ne pouvant se joindre aux bandes d'Arabes qui tenaient encore la campagne dans le pays, il aima mieux se retrancher dans les positions qu'il avait conquises.

Bonaparte venait de se porter au-devant de Mourad-bey jusqu'au camp des Pyramides : c'est là qu'il reçut, le 15 juillet

1. Cette capitulation a été jugée en termes sévères dans plusieurs récits de ce temps-là, par exemple dans la *Relation* du général Berthier et même dans les *Mémoires* de Napoléon de l'édition de 1830 ; mais cette dure appréciation ne se retrouve plus dans l'édition des *Mémoires* publiée par le général Bertrand en 1847. Du reste beaucoup d'historiens ont été plus indulgents et plus équitables pour le courage impuissant et malheureux.

au matin, un message de Marmont lui annonçant l'arrivée des Turcs. Aussitôt il s'occupa de réunir des forces imposantes dont il devait lui-même prendre la direction. Le 23 juillet, à 10 h. du soir, il était à Alexandrie avec son état-major. Il reprocha vivement à Marmont de n'avoir pas secouru Aboukir et de n'avoir pas empêché le débarquement des Turcs ; et comme Marmont essayait de se justifier, disant qu'il n'avait que 1.200 hommes contre 15.000, il répliqua : « Eh bien, avec vos 1.200 hommes je serais allé jusqu'à Constantinople ¹. »

Il avait choisi pour lieu de concentration un puits qui se trouvait à 13 kilomètres d'Alexandrie et à 7 d'Aboukir. Lui-même s'y rendit avec le quartier général le 24 juillet dans l'après-midi : les troupes arrivèrent dans la soirée ou dans la nuit. Au cours d'une conversation qu'il eut avec Murat il lui dit : « Cette bataille va décider du sort du monde ². — Au moins du sort de l'armée, » reprit Murat plus modestement ; et le vaillant général ajouta : « Si jamais infanterie doit être chargée par de la cavalerie, les Turcs le seront par la mienne. »

Bonaparte avait pu réunir environ 10.000 hommes. Il espérait surprendre le camp ennemi ; mais une compagnie de sapeurs français, partie de nuit, avait manqué le ralliement, s'était égarée, et était tombée aux mains des Turcs qui apprirent ainsi l'action préparée contre eux.

L'armée se mit en marche avant le jour. Le général Murat, ayant sous ses ordres le général Destaing, commandait l'avant-garde ; le général Lannes commandait l'aile droite, et le général

1. « Il oubliait déjà qu'il avait conduit lui-même 12.000 hommes (en Syrie) sur cette route de Constantinople, et que dans trois mois il en avait perdu la moitié sans atteindre le but qu'il s'était proposé. » P. MARTIN, *Histoire de l'expédition française en Egypte*, t. I, p. 386.

2. Il faisait sans doute allusion à son projet de retour en France qu'il devait exécuter quelques semaines plus tard (23 août) et qu'il prévoyait devoir être suivi des plus graves événements.

Lanusse l'aile gauche ; le général Kléber, qui avait été retardé en route et qui devait arriver dans la journée, formerait l'arrière-garde.

A 6 h. du matin, le 25 juillet, l'armée française était en présence de l'ennemi. Les Turcs appuyaient les deux extrémités de leur première ligne sur deux collines : 2.000 hommes avec 6 canons étaient sur le mont du Puits, d'où ils couvraient le puits le plus abondant d'Aboukir ; 2.200 hommes avec 4 canons occupaient le mont du Cheikh ; 7.000 hommes avec 12 canons formaient le centre, un peu en arrière, dans le faubourg du village. — « Des officiers anglais caracolaient à portée des lignes françaises : avec leur curiosité ordinaire, ils s'avancèrent à dix pas et engagèrent la conversation avec des officiers de cavalerie français, au grand scandale et au grand étonnement des Turcs. A une lieue et demie en mer, on apercevait une forêt de mâts : c'était la flotte de guerre et les transports, ainsi que plusieurs canots remplis d'officiers de marine turcs et anglais, parmi lesquels on distinguait le canot de sir Sidney Smith : celui-ci était à terre, il faisait les fonctions d'adjudant du pacha, il était son conseil, quoiqu'il n'eût aucune connaissance en tactique ni aucune expérience de la guerre de terre... Les deux armées restèrent en présence pendant deux heures dans ce silence avant-coureur de la tempête !. »

Dès le début de l'action, l'artillerie française déloge une douzaine de canonnières turques qui s'étaient engagées dans le lac Madié. Lannes attaque alors le mont du Puits en même temps que Destaing attaque le mont du Cheikh : les Turcs, ne pouvant soutenir le choc, cherchent à reculer ; mais la cavalerie de Murat, qui s'est avancée entre les deux collines,

1. *Campagne d'Egypte et de Syrie, Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon*, dictés par lui-même à Sainte-Hélène et publiés par le général Bertrand, t. II, p. 134.

BATAILLE D'ABOUKIR

25 Juillet 1799



les prend de part et d'autre en flanc et à revers et les oblige à se jeter dans la mer. Le centre turc quitte sa position du faubourg et marche au secours des ailes ; mais la cavalerie de Murat enveloppe ces renforts par la droite et par la gauche, et leur coupe la retraite pendant que l'infanterie de Lanusse se présente pour barrer le chemin en avant ; ils n'ont d'autre ressource, eux aussi, que de s'échapper par les côtés et de se jeter dans la mer. « On n'aperçut bientôt plus sur les flots que plusieurs milliers de turbans et de châles que la mer jeta sur le rivage ; c'était tout ce qui restait de ces braves janissaires, car ils méritaient ce nom de braves ! mais que peut l'infanterie sans ordre, sans discipline, sans tactique ? La bataille était commencée depuis une heure, et 8.000 hommes avaient disparu : 5.400 étaient noyés, 1.400 étaient morts ou blessés sur le champ de bataille, 1.200 s'étaient rendus prisonniers : 18 pièces de canon, 30 caissons, 50 drapeaux étaient entre les mains du vainqueur !. »

On reconnut alors la seconde ligne ennemie : elle était formidable. Une redoute, construite peu auparavant par les Français, fortifiée ensuite par les Turcs, s'élevait sur une hauteur appelée le mont du Vizir, en un endroit où la presqu'île n'avait pas plus de 500 mètres de largeur : cette redoute était flanquée, sur sa droite, d'un boyau qui la reliait à la mer, et, sur sa gauche, d'un tronçon de boyau qui se dirigeait vers la rade sans pourtant l'atteindre ; elle était couverte des deux côtés par plus de trente canonnières. Derrière elle, s'abritait le camp de Mustapha-pacha, avec 8.000 ou 9.000 hommes établis sur des monticules de sable et sous les palmiers. — Il parut d'abord impossible d'attaquer une si forte position, et Bonaparte songeait à se retrancher sur les monts du Cheikh et du Puits qu'il venait d'occuper ; mais il remarqua, au pied de la

1. *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, t. II, p. 136.

falaise du puits, une pointe qui s'avancait dans la rade : il y fit placer une batterie qui canonna la gauche de l'ennemi et dégagea un espace par où on pourrait se faire un chemin ; en même temps, Lanusse et Destaing attaquèrent le centre et la droite. La 18^e demi-brigade, forcée un moment de plier, laissa quelques morts et quelques blessés ; aussitôt les Turcs sortirent en foule, et se mirent à couper les têtes de ces malheureux afin de toucher la prime, une aigrette d'argent, qui était offerte par leur gouvernement pour chacun de ces trophées. L'adjudant général Roize, chef d'état-major de la cavalerie, comprit le parti qu'on pourrait tirer de cette confusion, et il dit à Murat : « Si nous chargions cette canaille ! » Murat s'élança aussitôt avec une impétuosité que rien ne put arrêter ; et, quand la redoute fut forcée par la 69^e demi-brigade du général Lannes, la cavalerie l'avait déjà contournée et dépassée. Les Turcs, trouvant la retraite fermée du côté du fort, croient n'avoir plus de salut que dans la mer : 6.000 à 7.000 d'entre eux s'y précipitent ; ils y sont fusillés et mitraillés ; et les chaloupes mêmes de leur flotte, au lieu de venir les recueillir, tirent sur eux pour les forcer à sortir de l'eau et à rentrer sur un champ de bataille intenable.

On avait franchi le village et pénétré dans le « camp du Vizir ». Mustapha-pacha, voyant Murat s'avancer jusqu'à sa tente pour le faire prisonnier, déchargea sur lui son pistolet, et l'atteignit à la mâchoire inférieure, mais sans lui faire de blessure grave. Murat riposta d'un coup de sabre et lui abattit deux doigts de la main droite ; puis, le faisant saisir par deux soldats, il l'envoya au quartier général.

Sidney Smith faillit être pris, lui aussi : c'est à grand'peine qu'il se sauva sur sa chaloupe et regagna la flotte.

Bonaparte eut sa part de danger. Il était dans le fort du mont du Cheikh, lorsqu'une explosion inattendue fit sauter plusieurs pièces de canon : on crut le fort miné, et

l'alarme fut très vive, mais elle ne dura qu'un instant. On raconte aussi qu'un caisson de gargousses prit feu à côté de lui lorsqu'il était près de la redoute du mont du Vizir ; son habit fut brûlé, mais lui-même n'eut aucun mal. A la redoute encore, voyant qu'un mouvement qu'il avait commandé s'exécutait mal, il partit soudain au galop, et, pour arriver plus vite, passa entre les deux lignes de feu : « Une partie des guides qui le suivaient, dit un témoin, furent tués ou blessés ; et lui, il traversa au milieu de tant de balles amies et ennemies sans qu'aucune d'elles le touchât : l'armée dut croire comme lui à la fatalité, car il semblait écrit sur son front que les boulets et la mitraille devaient respecter sa personne ¹. »

Vers le milieu de la journée, la bataille était finie. Le général Berthier, dans une lettre à Marmont datée du Puits à une heure de l'après-midi, annonçait un succès complet.

Kléber ne put amener sa division que dans la soirée. Il courut à Bonaparte pour l'embrasser, et il lui dit dans un élan d'enthousiasme : « Général, vous êtes grand comme le monde, et le monde n'est pas assez grand pour vous ! »

L'honneur du succès revenait surtout à Murat. Le général en chef, le voyant à l'œuvre sur le champ de bataille, lui avait dit : « Est-ce que la cavalerie a juré de tout faire aujourd'hui ? » On trouva dans le butin abandonné par l'ennemi deux canons envoyés par la cour de Londres à Constantinople : il fut décidé, dans l'ordre du jour adressé à l'armée le surlendemain, qu'on graverait sur chacun d'eux la mention *Bataille d'Aboukir* avec les noms du général Murat et de l'adjudant général Roize, avec l'indication des trois régiments de cavalerie qui composaient leur brigade.

Le butin fut considérable : toutes les tentes, tous les bagages, beaucoup d'armes, 40 pièces de canon. Les Turcs

1. Capitaine KRETTY, *Souvenirs historiques*.

comptaient 2.000 tués, 10.000 ou 11.000 noyés, 3.000 prisonniers parmi lesquels Mustapha-pacha, chef de l'expédition. De leur côté, les Français eurent environ 200 tués et 500 blessés.

Cependant, le fort résistait toujours à l'extrémité de la presqu'île, soutenu du côté de la mer et du côté de la rade par des canonniers. La garnison était de 1.500 hommes ; elle fut augmentée d'un nombre à peu près égal de fuyards qui s'étaient échappés au moment de la déroute générale. Bonaparte leur adressa le 26 juillet une sommation de se rendre ; Mustapha-pacha écrivit à son fils, commandant du fort, et à son kiaya ou lieutenant, pour les engager à ne pas prolonger la lutte ; les officiers turcs n'étaient pas opposés à l'idée d'une capitulation, mais leurs soldats se déclarèrent résolus à se défendre jusqu'au bout.

Le 27 juillet, le général en chef, jugeant sa présence désormais inutile, reprit le chemin d'Alexandrie, où il arriva dans la soirée ; de là il envoya par mer aux assiégeants tout un matériel et des munitions qu'on débarqua sans difficultés dans l'anse de Canope.

Le 28 juillet, le général Lannes, qui dirigeait les opérations du siège, fut blessé à la jambe. Ce fut le général Menou qui le remplaça.

Au bout d'une semaine, le château-fort n'était plus qu'un monceau de pierres. Les Turcs, privés de toute communication avec l'escadre qui mouillait au large, mouraient de faim et de soif. Le 2 août, à la pointe du jour, quelques-uns sortirent, jetèrent leurs armes, et demandèrent à boire ; les autres, voyant qu'on ne leur faisait pas de mal, vinrent en foule, et, sans parler de capitulation, se mirent à embrasser les genoux des vainqueurs : on fit 1.800 prisonniers, parmi lesquels le fils du pacha ; 1.200 cadavres restaient dans le fort. Dans la journée qui suivit la sortie de la garnison, plus de 400 hommes mou-

rurent pour avoir mangé et bu avec trop d'avidité ; les autres, ne pouvant être gardés sans embarras, furent rendus à leur flotte.

Pendant le siège, les Français eurent environ 70 tués et 200 blessés.

Débarquement des Anglais, mars 1801.

Pendant les quelques jours qui suivirent la bataille du 25 juillet 1799, Anglais et Français engagèrent des pourparlers à propos de l'échange des prisonniers. Bonaparte, qui était privé de nouvelles de l'Europe depuis longtemps, reçut du commodore Sidney Smith une liasse de journaux d'avril, mai, jusqu'au 10 juin ; il les lut avec avidité, et il y apprit les graves difficultés qui désolaient la France à l'intérieur et à l'extérieur ; il se sentit violemment attiré vers d'autres destinées, et il quitta secrètement l'Egypte (23 août 1799).

Kléber l'avait remplacé ; mais il tomba sous le poignard d'un assassin (14 juin 1800).

Menou lui succéda, et ce fut un malheur pour l'expédition française : il était incapable de soutenir les graves responsabilités qui pesèrent sur lui.

Le 1^{er} mars 1801, une flotte anglaise de 120 à 130 voiles parut devant Alexandrie ; le lendemain, elle mouillait dans la baie d'Aboukir, au même endroit où avait mouillé Brueys¹. Le 4 mars, Menou reçut un message de Friant, gouverneur d'Alexandrie, qui l'informait de l'événement ; mais il n'en comprit pas la gravité, et il se contenta d'envoyer un faible renfort.

1. « Le *Foudroyant*, monté par lord Keith, heurta contre un débris de vaisseau, qu'on supposa être l'*Orient* ou quelque autre vaisseau français coulé à la bataille du Nil. » TH. WALSH, *Journal of the late campaign in Egypt*, London, 1803, p. 71.

Pendant une semaine, à cause du mauvais temps, tout débarquement avait été impossible: il commença le 8 mars seulement. Dès le matin, 150 chaloupes anglaises, soutenues par 15 canonnières, se dirigèrent vers le rivage. Le général Friant, qui avait à peine 6.000 hommes pour garder la côte depuis Alexandrie jusqu'à Rosette, ne put en concentrer que 1.600 sur Aboukir; il tint bon de 7 heures à midi; mais, ne pouvant occuper toute la longueur de la baie, il dut se replier: les Anglais prirent terre au nombre de 6.000 environ. « Ce débarquement, disait plus tard Napoléon, est une des actions les plus vigoureuses qui puissent s'imaginer. Les Anglais eurent douze cents hommes hors de combat, c'est un sur cinq; les Français en eurent trois cents, c'est un sur six ¹. »

Le 9 mars, le vent s'étant levé avec violence, il fut impossible de débarquer ni munitions ni approvisionnements.

Le 10 mars, le vent étant tombé, le reste de l'armée put descendre à terre avec les chevaux, les provisions, les munitions.

Le fort de la presqu'île n'avait qu'une garnison de 300 hommes: il fut assiégé et battu en brèche le 16 mars; le 17, il eut toutes ses pièces démontées; le 18, réduit à un amas de ruines, il capitula.

Le 25 mars, cinq vaisseaux turcs entraient dans la rade avec un convoi de 6.000 janissaires: c'était un précieux appoint pour les Anglais.

Aboukir, avait porté lourdement le poids de la guerre. Six mois plus tard, le 14 septembre, il vit s'embarquer la première division française, et le mouvement du départ dura jusqu'au 30. Officiers et soldats s'éloignaient avec les honneurs de la guerre, emportant leurs armes et leurs drapeaux; ils quittaient leur conquête, mais ils la laissaient plus forte pour l'œuvre de progrès qu'elle allait accomplir.

1. *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, t. II, p. 385.

Massacre des beys, octobre 1801.

La fin de la guerre fut marquée par un épisode sanglant ¹.

Le capitan-pacha (ou amiral, qui commandait le contingent turc envoyé récemment en Egypte avait ordre de son gouvernement d'en finir avec la puissance des Mamelouks. Au commencement du mois d'octobre, il pria les principaux d'entre eux, les beys de la maison de Mourad, de venir à son camp d'Aboukir pour conférer, disait-il, de matières importantes; les beys, d'abord surpris et défiants, finirent par se rendre à son invitation. Ils furent splendidement reçus; on dressa leurs tentes au milieu du camp turc, et pendant un mois ce ne furent que fêtes, revues, carrousels en leur honneur.

Sur ces entrefaites, le général en chef de l'armée anglaise, Hutchinson, ayant été remplacé par lord Cavan, le capitan-pacha fut invité à venir honorer de sa présence, à Alexandrie, la cérémonie de la transmission du commandement. Il propose aux beys de l'accompagner, et on s'embarque sur des canots qui attendent au rivage. Peu après, le capitan-pacha est accosté par une barque: il s'attarde comme pour lire des dépêches qu'il viendrait de recevoir; les beys prennent les devants, et tout à coup, à l'entrée du lac d'Aboukir, ils se trouvent en face de trois grandes chaloupes qui font feu sur eux et les criblent de balles. Se voyant trahis, ils se battent

1. R. TH. WILSON, *History of the British expedition to Egypt*, London, 1803, t. II, p. 97-99; F. MENGIN, *Histoire de l'Egypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly*, Paris, 1823, t. I, p. 13-16; Comte DE NOÉ, *Mémoires relatifs à l'expédition anglaise partie du Bengale en 1800*, Paris, 1826, p. 209-211; A. DE VAULABELLE, *Histoire moderne de l'Egypte*, Paris, 1836, t. I, p. 15-26; P. MOURIEZ, *Histoire de Méhémet-Ali*, Paris, 1858, t. I, p. 75-78; A. PATON, *A history of the egyptian revolution*, London, 1863, t. II, p. 3.

en désespérés, mais ils sont accablés par le nombre. Ceux qui échappent au massacre sont conduits prisonniers à bord des vaisseaux turcs.

Dès qu'il eut connaissance de cet attentat, Hutchinson marcha sur Aboukir avec ses troupes et vint les ranger en carrés devant le camp turc; puis il exigea qu'on lui remît immédiatement les prisonniers, les blessés et les morts pour les faire transporter à Alexandrie. Le capitain-pacha essaya de s'excuser, disant qu'il voulait seulement faire saisir les beys pour les expédier à Constantinople, mais que leur résistance avait rendu nécessaire l'usage des armes contre eux; cependant il s'empressa de faire droit à la demande du général. Quatre victimes manquaient encore, il fut sommé de les rendre: c'étaient quatre tués dont on avait jeté les cadavres par dessus bord; il les fit rechercher par des plongeurs et les remit aux Anglais qui les inhumèrent avec les autres en leur rendant les honneurs militaires.

Au XIX^e siècle.

Aboukir rentra enfin dans le calme. — Il vit en 1804 une frégate anglaise qui rapatriait Elfy-bey pour l'opposer à Bardissy-bey. Il vit, le 18 juillet 1805, une escadre turque qui venait rappeler à la soumission Khourchid pacha, gouverneur d'Egypte; mais ce n'était plus le bruit des grandes batailles.

Parmi les Turcs qui avaient débarqué à Aboukir en 1801 pour se joindre à l'expédition anglaise, il y avait un jeune officier, Méhémet-Ali, qui devait parvenir à la plus haute fortune en Egypte. Il n'oublia jamais les luttes héroïques qui s'étaient déroulées en ces parages; dès les premières années de son gouvernement, il voulut recueillir les débris des flottes

qui avaient combattu dans la baie ; mais tout s'était enfoncé dans la vase : on sonda, on plongea, sans parvenir à retrouver un seul canon ¹. En 1815, pendant qu'il guerroyait contre les Wahabites, son lieutenant fortifiait Aboukir et les autres points importants de la côte d'Egypte. En 1834, le général Marmont, visitant ces lieux où il se battait trente-cinq ans plus tôt, disait : « Les travaux achevés ou entrepris à Aboukir sont tels qu'on peut les souhaiter². » En 1840, Clot-bey écrivait avec une pointe d'optimisme sans doute : « La valeur de cette position a été comprise par le vice-roi, qui, en établissant des fortifications, l'a rendue inexpugnable, d'après le témoignage des hommes de l'art ³. » Cependant le château ne fut guère utilisé que comme prison d'Etat ⁴.

En 1882, à la suite de troubles graves survenus en Egypte, une flotte anglaise était devant Alexandrie ; le 11 juillet, elle bombardait la ville. Arabi-pacha, ne pouvant tenir la position, se retira de quelques lieues, à Kafr-el-Dawar : l'endroit était habilement choisi, de façon à commander le canal et le chemin de fer d'Alexandrie tout en surveillant Aboukir ; du reste, cette dernière place avait reçu une forte garnison égyptienne qui devait, en cas d'attaque, soutenir le premier choc.

1. COMTE DE FORBIN, *Voyage dans le Levant en 1817 et 1818*, Paris, 1819, p. 296 et note. — Cependant, même aujourd'hui, des marinières complaisants mènent les touristes sur le champ de bataille et leur montrent, si le temps est beau, les canons au fond de la mer ; et les candides visiteurs plongent un regard ému dans les profondeurs des eaux : ils voient bien quelque chose, mais ils ne savent pour quelle cause ils ne distinguent pas très bien.

2. *Voyage du maréchal duc de Raguse*, Paris, 1837, 2^e éd., t. III, p. 194.

3. CLOT-BEY, *Aperçu général sur l'Egypte*, Paris, 1840, t. I, p. 195.

4. WILKINSON, *Modern Egypt and Thebes*, London, 1843, t. I, p. 171 ; t. II, p. 554.

L'armée anglaise s'était concentrée à Ramleh, d'où elle livrait quelques escarmouches. Et tout à coup, dans la journée du 20 août, elle eut ordre de s'embarquer à bord des transports qui stationnaient dans le port d'Alexandrie : ces bâtiments, escortés de cinq cuirassés, prirent la direction d'Aboukir ; on put croire que le fort allait être bombardé et qu'un débarquement aurait lieu dans la baie. Ce n'était qu'une feinte : dès que la nuit fut venue, la flotte continua son chemin sur Port-Saïd, où elle arriva le lendemain 21. Le 13 septembre, les Anglais gagnaient la bataille décisive de Tel-el-Kébir ; le 14, ils entraient au Caire. Les autres places fortifiées ne pouvaient résister longtemps : le fort d'Aboukir ouvrit ses portes le 19 septembre.

La presqu'île d'Aboukir n'a plus la même importance commerciale depuis qu'elle n'est plus à l'une des embouchures du Nil ; elle n'a plus la même importance militaire depuis que les armes à longue portée rendent ses fortifications presque inutiles. Elle a encore le charme des souvenirs : on heurte parfois du pied quelque vieux boulet qui rappelle les anciennes batailles ; si on fouille le sol, on a l'espoir, et parfois la joie, de rencontrer quelque débris qui évoque un brillant passé. La brise, la lumière, la mer et le ciel lui restent toujours : et c'est un enchantement.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

CANOPE

PAGE

Les ruines.....	5
Premières légendes.....	5
Commencements d'histoire.....	8
Passage d'Alexandre.....	9
Sous les Ptolémées.....	11
Sous la domination romaine.....	20
Le Christianisme.....	23

MÉNOUTHIS

Origines.....	35
Culte d'Isis.....	36
Eglise des Evangélistes ; tombeau des saints Cyr et Jean.....	37
Sanctuaire clandestin d'Isis au V ^e siècle.....	39
Pèlerinage des saints Cyr et Jean au VII ^e siècle.....	43

ABOUKIR

Du moyen-âge au XVIII ^e siècle.....	59
Combat naval du 1 ^{er} août 1798.....	66
Bataille du 25 juillet 1799.....	72
Débarquement des Anglais, mars 1801.....	81
Massacre des beys, octobre 1801.....	83
Au XIX ^e siècle.....	84

CARTES

1. *De Canope à Naucratis.*
2. *D'Alexandrie à Canope.*
3. *Canope, Ménouthis, Aboukir.*
4. *Combat naval d'Aboukir, 1^{er} août 1798.*
5. *Bataille d'Aboukir, 25 juillet 1799.*

